

choisir

revue culturelle
n° 663 – mars 2015

Cultures de l'excès

Politique
Sécurité alimentaire

Société
Trésors de nos poubelles

Lecture
Vie consacrée



Colloque d'amour

*Si cet amour que pour moi vous avez,
Mon Dieu, est comme celui que j'ai pour vous,
Dites-moi, où est-ce que je m'arrête,
Et vous, où vous arrêtez-vous ?*

(...)

*Une âme cachée en Dieu,
Quel désir peut-elle former
Sinon d'aimer, d'aimer encore,
Et dans l'amour toute embrasée,
Recommencer à aimer.*

*Je vous demande un amour qui remplisse.
Que mon âme, ô mon Dieu, vous possède !
Pour se faire un doux petit nid,
Où davantage il lui plaira.*

Thérèse d'Avila



choisir

n° 663 mars 2015

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, théologien
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Etienne Perrot sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.–
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.–
CCP : 12-413-1 «**choisir**»
Pour l'étranger : FS 100.–
par avion : FS 105.–
Prix au numéro : FS 9.–

choisir = ISSN 0009-4994

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Julian Kumar / GODONG
p. 19 ; p. 20 : Jean-Jacques Kissling photos
p. 23 : Philippe Lissac / GODONG
p. 29 : Scottish National Gallery, Edinburgh
p. 33 : Alexeï Guerman

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
La Parole nue <i>par Pierre Emonet</i>	
Spiritualité	8
Le royaume de la sensation <i>par Luc Ruedin</i>	
Société	9
Trésors de nos poubelles <i>par Inga Laas</i>	
Société	13
La faim de l'humanité <i>par Annick Chevillot</i>	
Politique	17
Alimentation. Une autonomie à reconquérir <i>par René Longet</i>	
Politique	21
Un débat agité <i>par René Longet</i>	
Economie	22
La spéculation. Bienfait ou danger ? <i>par Markus Mugglin</i>	
Philosophie	26
Gérer le risque <i>par Amanda Garcia</i>	
Exposition	29
Paul Gauguin. Mystique, sauvage et primitif <i>par Geneviève Nevejan</i>	
Cinéma	32
L'emprise des ombres <i>par Patrick Bittar</i>	
Lettres	34
Baudelaire. La modernité héroïque <i>par Gérard Joulé</i>	
Livres ouverts	38
Le chaos de la finance <i>par Willy Vogelsanger</i>	
Livres ouverts	39
Vie consacrée <i>par Albert Longchamp</i>	
Livres ouverts	40
Sous le noir... <i>par Julien Lambert</i>	
Chronique	44
Le djihad sans islam <i>par Matthieu Mégevand</i>	

La Parole nue

Il y a quelques mois, la chronique publiée mensuellement dans choisir¹ a suscité quelques réactions étonnées. Recensant un livre lu et débattu par un très large public, basardant sa propre opinion, le chroniqueur a semblé remettre en cause les fondements même de la foi chrétienne. Parce qu'il s'est risqué à soumettre à l'examen d'une mentalité moderne résolument rationaliste une série d'images et de mythes² utilisés par le Nouveau Testament, des lecteurs en ont conclu qu'il sapait les fondements de la foi. L'enjeu mérite explication !

Le malaise vient d'une confusion entre le message du Salut et son illustration, entre le Verbe de Dieu et les paraboles, les symboles, les mythes et les gestes symboliques qui l'habillent afin de le rendre compréhensible pour les auditeurs. Jésus en a fait large usage : « Il ne leur disait rien sans parabole » (Mt 13,34). Pour parler de Dieu, du problème des origines, de l'éternité, du sentiment de culpabilité, du pardon, de l'amour du prochain, du rapport à l'argent ou à la nourriture, de la mort, Jésus pose chaque fois un geste symbolique qui répond à l'attente de ses interlocuteurs. Il raconte une histoire, guérit, libère, ressuscite, donne du pain, rejoint ses disciples dans les situations les plus désespérées. Encore faut-il que ses auditeurs comprennent l'image, décryptent le geste et rejoignent la révélation de Dieu au-delà de la matérialité de l'image. Lorsque l'Évangile évoque la résurrection du Christ, loin de proposer un reportage de ce qui s'est passé, il exclut même la vérification proposée par Thomas. Seul le symbole lu dans la foi conduit à Dieu.

Les évangiles - celui de Jean en particulier - sont riches en malentendus lorsque Jésus parle de l'eau (Jn 4), du pain (Jn 6), de la lumière (Jn 9), du temple (Jn 2) ; même ses disciples n'y ont pas échappé (Mt 16,7-12). Confondre le message du Salut, qui est essentiellement religieux, avec le langage symbolique qui n'en est que le vecteur dans une culture, une langue et une sensibilité humaines, conduit à un fondamentalisme qui n'a plus rien à voir avec le Royaume. Jésus n'a pas manqué de dénoncer cette myopie qui bute sur la matérialité des symboles et empêche la foi de prendre son envol. Pour être perçus de manière concrète par les humains faits de chair et de sang, le Salut, l'amour, la miséricorde, la force créatrice de Dieu, le dynamisme vital

de l'Esprit, le pardon, la fraternité, l'Au-delà ont besoin d'un vêtement, d'un corps qui les rende tangibles. L'Évangile, qui parle de marche sur les eaux, de guérisons, de conception virginale, de morts qui ressuscitent, ne prétend pas se substituer à un manuel de physique, de médecine, de physiologie ou de gynécologie. Il annonce essentiellement une bonne nouvelle, celle du Salut apporté par un Dieu créateur; maître des éléments, capable de tirer l'homme de tous ses désastres, de toutes ses morts.

L'homme n'a pas besoin de prodiges pour accepter une instance supérieure, mais il a besoin de signes pour croire que Dieu est un père qui lui veut du bien, qu'il peut lui faire confiance parce que rien ne lui est impossible, comme le rappelle le message de l'ange au moment de la conception virginale (Lc 1,37). L'image, le symbole, l'allégorie, le mythe qui habillent ce message peuvent légitimement être soumis à la critique la plus rigoureuse de la raison et de la science. La médecine peut bien refuser d'identifier maladie et possession diabolique, la physique chicaner sur la possibilité de marcher sur l'eau, la biologie et la physiologie s'interroger sur le phénomène de la résurrection d'un mort, le sens profond du message n'en est pas touché pour autant. Même dans un vêtement passé de mode, le message religieux garde toute la fraîcheur de son réalisme et continue d'interpeller.

En emboîtant un peu trop radicalement le pas des théologiens protestants libéraux, le chroniqueur a donné l'impression de vouloir priver le message de son vêtement de chair et de l'avoir réduit à une philosophie ou une sagesse. La Parole excessivement désincarnée, trop nue, a choqué. Déconcertés, certains lecteurs ne l'ont plus reconnue.

Pierre Emonet sj



- 1 • **Matthieu Mégevand**, « Le Royaume », in *choisir* n° 658, octobre 2014, pp. 52-53.
- 2 • Rappelons que le mythe n'est pas une chimère mais un récit qui se situe dans un temps indéterminé, pour apporter une réponse aux grandes questions de l'homme et non pour raconter une histoire invraisemblable.

■ Info

7^e art, des jésuites consultants

Le Père Tony Nye - jésuite de Londres - a revêtu l'habit de « consultant religieux » pour la série télévisée sur le Père Brown, dont la diffusion de la troisième saison vient de commencer sur la BBC. Son rôle est de vérifier la fidélité et le soin avec lesquels est présentée la figure du prêtre catholique. Le personnage du Père Brown s'inspire de John O'Connor (1870-1952), curé de Bradford, qui joua un rôle dans la conversion de Chesterton au catholicisme en 1922. « Après avoir vu l'épisode à la télé, j'ai trouvé le Père Brown réel et joué par Mark Williams d'une manière attrayante et sobre, en aucun cas une caricature », a affirmé le Père Nye.

De leur côté, le Père McCuarta sj et ses collaborateurs des Archives romaines de la Compagnie coopèrent avec le personnel des Paramount Pictures en vue de la production du film de Martin Scorsese, *Silence*, prévu pour la fin de l'année. D'autres jésuites ont collaboré à Los Angeles à sa pré-production, et l'Italien Emilio Zanetti sj suivra son tournage à Taïwan.

Silence est tiré du roman de l'écrivain japonais catholique Shusaku Endo, écrit en 1966. L'histoire se déroule au Japon, à l'époque de la violente persécution contre les chrétiens, déclenchée en 1587 par le shogun (général) Hideyoshi. La figure centrale en est le missionnaire jésuite portugais Cristovão Ferreira qui, soumis à la torture, renonça à sa foi. A travers l'histoire tourmentée de cet homme, Shusaku Endo traite de l'attitude des Japonais envers la religion catholique et le christianisme en général. (sj.web/réd.)

■ Info

Matthieu Mégevand

Chroniqueur à la revue *choisir*, Matthieu Mégevand a été nommé à la tête des éditions Labor et Fides. Agé de 31 ans, le Genevois, titulaire d'un master en Sciences religieuses de l'Ecole pratique des Hautes études de Paris, avec une spécialisation en islamologie, s'est fait connaître en 2013 par la publication de son livre *Ce qu'il reste des mots*, une enquête philosophique sur le drame de la route à Sierre, en 2012. Il prendra ses fonctions le 1^{er} juillet prochain, avec l'appui de Gabriel de Montmollin - à qui il succède - qui agira désormais en administrateur délégué de la Société. (com./réd.)

■ Info

Une fête pour les Carmes

En cette année de la Vie consacrée, l'Ordre du Carmel se prépare à vivre de surcroît un grand anniversaire : celui des 500 ans de la naissance de sa réformatrice, sainte Thérèse de Jésus, le 28 mars 1515, à Avila.

Thérèse d'Avila est issue du Siècle d'Or espagnol, une époque où les rois d'Espagne dominaient le monde et où les richesses des Amériques affluaient vers cet Empire. La période fut traversée par les guerres de religions, les violences des conquistadors et la découverte de peuples à qui porter l'Évangile. « De là naîtra la vive conscience de Thérèse d'Avila de la nécessité d'un combat qui embrasse toute l'humanité, non par les armes, mais par la prière », commentent les carmes de France.

Mystique, Thérèse d'Avila fera du détachement un des fondements de son enseignement et entreprendra à partir

de 1560 la fondation de monastères de carmélites réformées (les carmélites déchaussées). Elle reformera également la branche masculine du Carmel, avec l'aide de saint Jean de la Croix. Canonisée en 1622, elle fut en 1970 la première femme à être déclarée docteur de l'Eglise.

Pour en savoir plus sur la spiritualité de cet ordre, sur la prière carmélite et sur la réforme entreprise par Thérèse d'Avila, lire **Sœur Adeline Marc**, « Esprit et mission du carmel », in *choisir* n° 586, octobre 2008, ou sur www.choisir.ch. (com./réd.)

■ Info

Aumônerie militaire

En 2015, une femme catholique deviendra pour la première fois aumônière militaire suisse. Il serait bon que d'autres suivent son exemple, affirme Stefan Junger, chef de l'aumônerie de l'armée suisse depuis un an. Côté protestant, quatre femmes accomplissent pour le moment une telle mission.

Pour en savoir plus sur l'aumônerie militaire, lire **Céline Fossati**, « Prêtre et militaire », in *choisir* n° 658, octobre 2014. (apic/réd.)

■ Info

Education jésuite

Au Sud Soudan, pays qui compte le plus faible taux d'alphabétisation (27 %), le Service jésuite des réfugiés a lancé un atelier de formation pour les enseignants. Ce dernier vise notamment à encourager les professeurs à soutenir l'éducation des filles. Seules 6 % des filles finissent le cycle primaire alors que 42 % sont mariées avant l'âge de 18 ans.

Coordinateur adjoint de l'Education pour le JRS Maban, Isaac Malish estime que « l'éducation des filles est la première étape pour les aider à faire respecter leurs droits, à devenir autonomes et à réduire leur niveau de dépendance. Elles gagnent l'estime d'elles-mêmes et réalisent qu'elles peuvent avoir prise sur leur propre vie. » (*dispat-ches/réd.*)

■ Info

Contre l'exclusion

La Conférence des 31 Commissions Justice et Paix d'Europe a lancé, le 19 février 2015, un vibrant appel contre les nationalismes et les exclusions politiques et sociales. La revendication de l'autonomie nationale de certains partis politiques est reconnue comme « légitime », à condition qu'elle soit « poursuivie de manière démocratique et non violente, dans le plein respect des autres », indique le document. « Les cultures et les minorités présentes dans chaque Etat ont le droit d'être respectées », même si nous sommes « fiers de notre communauté locale, de notre langue ou de notre culture nationale », poursuit la note. D'où la mise en garde des Eglises européennes contre ceux qui « cherchent le pouvoir ou la popularité grâce à des programmes politiques simplistes et des slogans qui lancent une idée de prospérité et de sécurité liée à des mesures nationalistes unilatérales, au détriment des autres peuples ». Ce « nationalisme de l'exclusion », comme le définit la note, « est contraire à la dignité humaine, représente la négation de la justice et menace la cohésion sociale au niveau national et européen ».

Le document s'attarde ensuite sur la migration, en la définissant comme « le fondement de l'existence humaine ». « Ignorer cette réalité et tenter de fermer hermétiquement les frontières aux flux de migrants est irréaliste et inhumain. » (*Radio Vatican/réd.*)

■ Info

Accueil de migrants

Une communauté de Missionnaires de saint Charles Borromée (scalabriniennes) a vu le jour à Syracuse, à l'est de la Sicile, en janvier 2015. Trois religieuses porteront assistance aux migrants qui débarquent sur l'île. « Il s'agit d'une réponse au pressant appel du pape François visant à ouvrir les couvents aux réfugiés », explique Sœur Neusa de Fatima Mariano, supérieure générale. « Cette décision d'ouvrir une nouvelle communauté religieuse, à une époque où tout pousse à la restructuration et à l'économie des forces et des ressources, est un signe de charité pastorale de la Congrégation au cours de l'année marquée par la béatification de sa cofondatrice, Mère Assunta Marchetti. »

La religieuse italienne, partie à la fin du XIX^e siècle en mission au Brésil, a en effet été béatifiée le 25 octobre dernier à Sao Paulo. Le cardinal Angelo Amato, préfet de la Congrégation pour les causes des saints, a salué « sa charité qui n'était pas ostentation, mais service humble, patient ». (*apic/zenit/réd.*)

■ Info

Proche-Orient

Les guerres qui dévastent le Proche-Orient, à commencer par la Syrie et l'Irak, finiront seulement lorsque sera

interrompu le flux d'armes et de ressources financières dirigé vers des factions armées et des groupes terroristes, par des alliés et des sponsors régionaux et internationaux. C'est ce qu'ont réaffirmé les patriarches et chefs des Eglises chrétiennes d'Orient, réunis le 17 janvier au siège patriarcal maronite de Bkerké (Liban).

« Au Liban, a indiqué le Père Paul Karam, président de la Caritas Liban, l'appauvrissement général, la paralysie politique et le danger croissant d'une offensive de la part des milices djihadistes déstabilisent la société et poussent les jeunes à la fuite, en particulier ceux issus des communautés chrétiennes, lesquels se rendent à l'étranger pour y chercher du travail. Les efforts des Eglises et des institutions ecclésiales, même s'ils ont redoublé, ne peuvent suppléer aux carences des institutions civiles. Nous enregistrons par ailleurs une baisse des aides internationales au profit des réfugiés, alors même que les situations d'urgence humanitaire et le nombre de personnes accueillies continuent à augmenter ». (*fides/réd.*)

■ Info

Papyrus

La découverte en Egypte d'un nouveau fragment de l'évangile de Marc a été rapportée par la revue *LiveScience* le 18 janvier passé. L'artefact avait été trouvé en 2012 dans le masque d'une momie égyptienne. Des analyses graphiques et une datation au carbone ont permis d'estimer que le texte a été écrit avant l'an 90, soit 10 ans avant les plus anciens manuscrits d'Évangile connus. La découverte pourrait donc être très importante pour le monde chrétien.

Les recherches ont été effectuées par l'équipe de Craig Evans, professeur du Nouveau Testament à l'Université Acadia Divinity College à Wolfville (Canada), qui étudie des centaines de textes grâce à une technique permettant de dissoudre la colle des masques de momies sans endommager l'encre. Les résultats sont promis à la publication pour 2017.

La prudence reste de mise toutefois. De nombreuses autres annonces de ce genre se sont révélées par le passé erronées ou surestimées. (*apic/réd.*)

■ Info

Chrétiens de gauche

La FRSC est morte, vive les Chrétiens de gauche romands (CGR) ! En mars dernier, pour ses 100 ans, la Fédération romande des socialistes chrétiens (FRSC) engageait une réflexion sur l'avenir et l'identité du mouvement. Celle-ci a notamment abouti à un changement de nom et de logo. Le mot *socialiste* posait en effet problème car il renvoyait au parti du même nom alors que nombre de membres n'y sont pas rattachés.

Pour en savoir plus sur la FRSC, lire **Christophe Chalamet**, « Chrétiens-sociaux protestants », in *choisir* n° 653, mai 2014, ou sur www.choisir.ch. (*com./réd.*)

■ Info

Sans droit ni loi

L'Alliance pour le dimanche a condamné, le 18 février dernier, la décision du Conseil fédéral d'autoriser le travail du dimanche dans des centres commerciaux supplémentaires répondant aux « besoins » du tourisme d'achat.

« Cette décision constitue une remise en question inédite de nos institutions puisque la nouvelle ordonnance est contraire à la loi, voire à la Constitution », écrivent les signataires du communiqué. Qui protestent aussi contre le procédé : en agissant par voie d'ordonnance, les autorités fédérales ne permettent pas au peuple de s'exprimer sur cette question.

Cette décision s'inscrit dans une tendance à banaliser le travail dominical, alors que le dimanche est le seul jour de repos commun pour la majorité des citoyens, souligne encore l'Alliance pour le dimanche. (*com./réd.*)

■ Info

Pour une Inde laïque

« Il est urgent de soutenir la laïcité de la nation indienne et de construire ensemble une nation au sein de laquelle les droits et les libertés fondamentaux de tout homme soient respectés », ont écrit les évêques d'Inde. S'adressant au gouvernement du Premier ministre Narendra Modi, dominé par le parti nationaliste Baratiya Janata Party (BJP), les évêques affirment que « la Constitution indienne garantit que tous les citoyens peuvent professer, pratiquer et diffuser une religion de leur choix ». Ils rappellent en outre que le christianisme a des racines en Inde depuis près de deux mille ans.

Des « incidents » sont survenus ces derniers mois à l'encontre d'églises, de prêtres et de laïcs, dans les régions du Chhattisgarh, Madhya Pradesh, Orissa, Uttar Pradesh et à Delhi. « Les chrétiens de ce pays, conclut le texte, ont besoin de certitudes de la part du gouvernement » et demandent à être protégés et en sécurité. (*fides/réd.*)

Le royaume de la sensation

Il m'arrive, au matin, de me réveiller sans énergie, sans vitalité. Une espèce d'atonie, d'apathie me cloue au lit. Une vie amorphe et sans consistance semble alors être mon lot. Sous l'emprise de cette humeur noire, je redoute le jour qui s'annonce, tant il sera lourd, gris et sans relief. A vrai dire, je suis plombé, sans ressort et pour tout dire atomisé.

Il me faut alors, et là se joue l'essentiel, prendre conscience de l'état dans lequel je suis englué. Prenant ainsi de la distance, je mesure combien cette humeur ne me constitue pas. Je suis bien plus qu'elle. Là se joue le combat. Dans la mesure où je m'éloigne de ce qui obstrue l'accès clair et heureux à moi-même, je suis déjà en voie de libération.

Rien ne vaut alors que de revenir à la sensation. Loin des actions qui me dispersent, des pensées qui m'obnubilent, des sentiments qui colorent et filtrent le réel et me clouent à moi-même, la sensation me relie à la nue réalité. Il faut rétrograder, me dis-je, revenir non à ce que je pense ou ressens mais à ce que je sens et perçois. Mettre entre parenthèses actions, pensées et sentiments et me rendre attentif à la perception que me procurent mes sensations. Mais comment faire ?

Il m'arrive d'approcher ma main de la flamme d'une bougie dans le seul but d'être réveillé et recentré sous le choc

de la sensation de chaleur. En-deçà du sentiment agréable ou désagréable que celle-ci procure, je me rends attentif à la seule chaleur qui se dégage de la flamme. Cette sensation me donne de renouer contact avec le réel. Marcher lentement dans le jardin, attentif à la vibration des multiples bruits matinaux, à l'ondoiement des herbes ou au tremblement des feuilles sous le vent matinal est un autre moyen de revenir à mon être au monde.

Riche, foisonnant, imprévisible, le royaume des sensations chasse mes pensées noires et mes humeurs maussades. Il prend le pouvoir; établit son règne et déploie sa puissance bénéfique sur mon âme. Revivifié et nourri, je redécouvre le flux de la vie et la joie de la sentir couler en moi.

Cette hygiène de vie est un socle pour ma vie spirituelle si tant est que « ce n'est pas, en effet, d'en savoir beaucoup qui satisfait et rassasie l'âme, mais de sentir et goûter les choses intérieurement » (St Ignace).

Luc Ruedin sj

Assez pour tous !

Sous l'éloquent slogan « Moins pour nous, assez pour tous », la Campagne œcuménique de Carême 2015 invite « à réfléchir aux conséquences de l'avidité qui caractérise le monde d'aujourd'hui ». Comme le dit la pasteure Verena Sollberger,¹ « la modération des uns entraîne une vie pleine de possibilités pour les autres. Moins pour nous ne signifie pas que nous devons mener une vie sans joie, austère et basée sur le renoncement. Il s'agit de nous aider à retrouver la voie de la modération ou de la "sobriété heureuse" (Pierre Rabhi.) »

Les trois œuvres d'entraide (Action de carême, Pain pour le prochain et Etre partenaires) s'intéressent à la manière dont notre consommation de viande, les changements climatiques et la faim dans les pays du Sud sont interreliés. *Choisir* s'as-

socie à cette réflexion avec quatre articles sur l'alimentation qui donnent des pistes d'engagements concrets pour lutter contre les déséquilibres agricoles et le gaspillage alimentaire.

L'idée fait son chemin. La pétition du WWF demandant à ce que la Suisse divise par deux d'ici 10 ans ce gaspillage a été déposée à Berne en décembre 2014 munie de plus de 20 000 signatures ! Certains citoyens, plus rebelles, plus jusqu'au-boutistes, vont encore plus loin. Ils se ravitaillent dans les poubelles, non pas par nécessité, mais en guise de protestation. C'est le cas d'Inga Laas (lire ci-dessous). Son témoignage pour Greenpeace Suisse en 2011² est toujours d'actualité et aide à comprendre les motivations de ces « glaneurs » contemporains.

La rédaction

Trésors de nos poubelles

●●● **Inga Laas**, Wädenswil (ZH)

Ingénieure en environnement et web éditrice

« Plonger » dans des conteneurs, c'est faire des découvertes pour le moins inattendues. Il n'est pas question, en l'occurrence, de pêche sous-marine, mais de ce qu'on appelle en anglais le *trash diving* ou *dumpster diving*, littéralement « plongée dans les bennes à ordures », autrement dit le « glanage »

ou la récupération dans les poubelles. Il suffit de jeter un œil sur les bennes à l'arrière des supermarchés pour en comprendre la raison : on y trouve de tout. Pas seulement des ordures, mais aussi du pain, du fromage, des bananes, des conserves, voire des appareils ménagers. Bref, presque tout ce que proposent les rayonnages des grandes enseignes.

Ce soir, en fouillant dans les containers près du magasin *Denner* d'un village des bords du lac de Zurich, j'ai fait ma réserve de lessive pour l'année (boîtes aux coins déchirés), récupéré un pack

1 • « Des limites salutaires » Prédication basée sur la tenture, in *Voir et agir. Liturgie*, p. 17 (document de la Campagne de Carême 2015).

2 • « Des poubelles qui recèlent des trésors », in *Magazine Greenpeace* n° 4, Zurich 2011, pp. 49-53.

de canettes de bière (une était cassée) et trouvé dix barquettes de tomates (un tiers étaient moisies). Comme souvent, il y avait là plus que je ne pouvais emporter.

La disparité entre famine et opulence est choquante. Le glanage est une façon de répondre à ce gâchis. Certaines personnes font les poubelles par nécessité, nous, les glaneurs, le faisons par choix. Nous ne sommes pas pauvres au point de devoir faire les poubelles ; nous sommes riches au point de pouvoir nous le permettre. Le boulanger de mon quartier évoque l'exigence d'avoir des présentoirs bien garnis jusqu'à la fermeture, avec du pain frais et croustillant à toute heure, sinon il s'attire les foudres du client. Du coup, il produit trop. D'après le psychologue Stephan Grünewald,³ nous n'achetons pas ce dont nous avons besoin sur le moment, mais ce que nous utiliserons un jour : « Nous essayons d'être armés pour faire face à toutes les situations, et c'est pourquoi, finalement, nous achetons toujours trop. »

Un énorme gâchis

Selon l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, un Européen produit en moyenne 280 kg de déchets alimentaires par an. En Suisse, ce sont 765 000 tonnes⁴ de substances organiques qui finissent chaque année à la poubelle : aliments emballés, restes de repas, ordures ménagères, déchets provenant de jardins. Ce qui a le plus surpris Markus Christen, responsable d'une enquête sur la composition des ordures, c'est la qualité de la marchandise jetée : « Nous aurions pu nous nourrir sans problème avec cela pendant une semaine. » Pas étonnant quand on sait qu'il suffit d'une

rupture dans la chaîne du froid lors du transport pour détruire des centaines de kilos de nourriture. Les règles d'hygiène imposent d'éliminer les denrées alimentaires même si elles sont encore consommables.

Pire, il arrive souvent que les produits alimentaires atterrissent dans les conteneurs simplement à cause de leur aspect extérieur. Si la marchandise est emballée, c'est tout le contenu qui ira à la poubelle. Les agriculteurs sont contraints de pratiquer une surproduction constante pour pallier les pertes occasionnées par les produits n'ayant pas la forme jugée souhaitable. La liste des exigences est difficilement applicable. La branche des fruits et légumes a édicté des *dispositions en matière de qualité* : le diamètre des tomates charnues doit, par exemple, être compris entre 67 et 102 mm, le concombre doit présenter une courbure de 10 mm au plus pour une longueur de 10 cm et il existe une table des couleurs pour les degrés de maturité. La liste des instructions s'applique même aux tomates en conserve, à la purée ou aux garnitures pour pizzas ! Les aliments qui ne satisfont pas à ces exigences restent à pourrir sur place ou finissent dans le meilleur des cas au compost.

Les bennes qui encombrant les cours des supermarchés témoignent de ces pratiques. En 2011, Greenpeace Suisse a interrogé à ce propos les gros distributeurs. Denner n'a pas répondu. Aldi a dit jeter dans des conteneurs verrouillés tout ce qui dépasse la date de

3 • Directeur de l'Institut Rheingold de Cologne (cf. www.stephanguenewald.de) (n.d.l.r.)

4 • Selon une étude réalisée l'an passé par João Almeida (Université de Bâle) et Claudio Beretta (EPFZ), ce chiffre serait même de 2 millions. (n.d.l.r.)

consommation minimale, « pour que personne ne vienne voir s'il y a des restes de nourriture » (Sven Bradke, porte-parole d'Aldi Suisse). La peur d'être tenu pour responsable de la consommation de marchandise avariée est grande en effet. Seuls quelques produits alimentaires, comme le pain, y sont vendus à prix réduit, mais le personnel n'a droit à rien.

Chez Coop, le règlement est clair en ce qui concerne les invendus : prix réduits pour les clients et les collaborateurs, et distribution à des institutions sociales. Coop recycle aussi chaque année 12 000 tonnes de fruits et de légumes qui serviront de nourriture pour le bétail ou seront transformées en biogaz. Migros, pour sa part, s'efforce de ne rien jeter, en vendant les produits dont la date de péremption est proche avec des rabais allant jusqu'à 50 % ; s'ils restent invendus, les collaboratrices et collaborateurs peuvent les acheter avec un rabais de 75 % jusqu'à la date limite de consommation. Le géant orange n'oublie pas non plus les réseaux sociaux qui redistribuent la marchandise encore consommable aux nécessiteux et utilise des tonnes de nourriture pour produire du biogaz.⁵

5 • L'idée que l'on devrait « punir » fiscalement le gaspillage de denrées alimentaires fait son chemin. Stefan Kreuzberger et Valentin Thurn la défendent dans leur documentaire *Taste the Waste* (2011). Selon eux, producteurs et commerçants devraient être obligés de donner les aliments invendus à des institutions sociales, et les denrées périssables en surplus devraient être taxées. Cela permettrait d'économiser des frais de recyclage et de préserver le climat.

6 • Chez nos voisins allemands, où le glanage a un caractère plus souvent existentiel qu'idéologique, les glaneurs sont bien informés. Des sites comme dumpstern.de relaient l'indignation et fournissent des explications juridiques et des petits tuyaux.

Les glaneurs, des anars

En Suisse, le glanage est plus répandu que l'on ne pense, bien qu'on en parle peu et que les informations soient rares.⁶ Il n'existe pas non plus beaucoup de dépôts d'ordures accessibles et non verrouillés, mais il y en a. Là où j'habite, Aldi, Denner et Spar veillent à ce que ma table soit toujours bien garnie. Quand je fouille dans les conteneurs, les regards sont braqués sur moi et s'accompagnent souvent de commentaires négatifs, mais d'autres sont reconnaissants. Il n'est pas rare que l'on me dise : « La prochaine fois, je viendrai avec vous. » En plein jour et sans cagoule, j'attire plus l'attention qu'une révoltée en sweat noir à capuche. Car « faire les poubelles » n'est pas un comportement qui cadre avec notre mode de pensée. Nous refusons de voir que des denrées alimentaires finissent à la poubelle. Mais que se passerait-il si des mères de famille se mettaient à se servir dans les poubelles ? ou des employés de bureau sur le chemin du travail ? Ce serait de l'activisme politique dans toutes les catégories sociales !

Pour beaucoup de gens, le glanage flirte avec l'anarchisme. Les glaneurs se déplacent à la nuit tombante, lorsque les magasins sont fermés, et ils sont juridiquement dans une zone grise. Ils ont l'impression de faire quelque chose d'illégal, bien que cela ne soit pas interdit. Mais, au fond, à qui appartiennent les ordures ?

Markus Melzl, porte-parole du Ministère public de Bâle, nous renseigne : « Si quelqu'un jette des denrées alimentaires dans une benne à ordures pour les éliminer, n'importe qui peut en disposer. Il ne s'agit pas d'un cadeau offert au service de la voirie. Le propriétaire des produits est d'accord pour

qu'ils soient éliminés. Il renonce à l'objet et celui-ci n'a plus de nouveau détenteur. »

En Allemagne, la législation est plus rigoureuse. Les ordures peuvent être la propriété de quelqu'un et s'en emparer peut avoir des conséquences pénales. Toujours est-il que l'intérêt du public et de la police pour le vol de biens « sans valeur » reste modéré, même si le butin est aussi savoureux que précieux.

J'ai l'impression que le monde marche sur la tête : on ne condamne pas le gaspillage et la destruction des denrées alimentaires, mais la volonté d'assigner à ceux-ci leur véritable fonction. Depuis juillet 2011, il est interdit en Suisse

d'utiliser les restes de repas pour nourrir les porcs (par crainte des épidémies). Dans l'Union européenne, cette interdiction a entraîné une production supplémentaire d'environ cinq millions de tonnes de céréales fourragères. Or les restes de cuisine pourraient être traités à la chaleur avant d'être donnés au bétail.

A la tête d'un service de traiteur, Maria raconte comment elle a récemment dû jeter une pièce montée d'une valeur de 600 francs après un mariage. Un quart seulement avait été mangé et le reste est allé à la poubelle. « Nous ne pouvons pas en faire cadeau. Car, selon le contrat, les aliments appartiennent désormais au client qui les a payés. » Elle ajoute : « Et même si le client est d'accord, l'office de l'hygiène s'y oppose : les denrées alimentaires qui n'ont pas été entreposées dans des réfrigérateurs, mais servies à table, doivent être éliminées. Un vrai dilemme ! »

Se fier à nos sens

Des archéologues ont retrouvé du miel dans des tombeaux égyptiens : il était encore bon car la teneur élevée en sucre et l'antibiotique naturel avaient empêché la formation de moisissure.

Nous ne savons plus comment se conservent les aliments. Y a-t-il encore des gens qui entreposent des pommes reinettes et des pommes de terre ensemble, parce que l'éthylène des premières ralentit la germination des secondes ? Qui savent que le miel se conserve au moins dix ans à dix degrés dans un lieu obscur ?

De nos jours, le consommateur se fie davantage à la date de péremption figurant sur l'emballage qu'à ses sens. Sauf pour le vin ! Qui aurait l'idée de chercher la date de péremption sur une vieille bouteille de Château Margaux ?

Or rien qu'à l'odeur, nous savons si le lait a tourné. Le yaourt se conserve des mois au frais avant que le couvercle ne se bombe, et certains fromages, bien entreposés, sont consommables pendant des décennies. Il paraît même que les Valaisans conservaient autrefois du vin et du fromage dans leur cave pour leurs vieux jours...

I. L.

Revenir au sacré

Et si nous apprenions à considérer de nouveau notre nourriture comme quelque chose d'existentiel et, pourquoi pas, de sacré ? Carlo Petrini, fondateur du mouvement Slow Food, raconte qu'en Italie, lorsqu'un morceau de pain tombe par terre, certaines personnes âgées le ramassent et le baisent, avant de le poser à nouveau sur la table.

I. L.

La faim de l'humanité

●●● **Annick Chevillot**, Lausanne
Journaliste¹

Le thème de l'alimentation est si vaste qu'il génère une production incroyable de livres, documents officiels, études scientifiques, prévisions démographiques et projections économiques. On peut même parler de gavage intellectuel généralisé ! Comme si le seul fait d'associer alimentation planétaire et projections démographiques faisait renaître la grande crainte du genre humain, la famine. Et dès qu'il s'agit d'évoquer l'échéance de 2050, les esprits s'échauffent ! Il faudra alors nourrir quelque 9 milliards de personnes (selon la variante moyenne du scénario démographique de l'ONU), avec les mêmes ressources qu'en 2015 qui compte « seulement » 7,3 milliards d'habitants. Les enjeux de l'équation sont multiples : alimentaires, agricoles, environnementaux, sanitaires, démographiques, économiques.

Le 31 août 2014, la revue scientifique *Nature* publiait les résultats d'une compilation d'études, estimant que, selon les standards agricoles actuels, il ne sera pas possible de nourrir la planète en 2050. Que faire alors pour assurer un minimum alimentaire ? La solution magique n'existe pas. Il faudra néanmoins passer, selon cette compilation, par une extension des terres agricoles

(avec un impact important sur la biodiversité) et une modification de l'alimentation de base.

La FAO

Dans ce vaste débat, peu de chercheurs osent tabler sur une évolution optimiste de la situation. Une organisation tente néanmoins de conserver une certaine objectivité, en dressant un état clair de la situation. Il s'agit de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO).

En octobre 2009, un Forum d'experts de haut niveau de la FAO s'est réuni à Rome pour réfléchir à *Comment nourrir le monde en 2050*. Le document issu de ces débats est toujours d'actualité : « Les projections montrent que pour pouvoir nourrir une population mondiale de 9,1 milliards de personnes, la production alimentaire globale devra progresser de quelque 70 % entre 2005/07 et 2050 (et presque doubler dans les pays en développement), avec de ce fait des augmentations importantes dans la production des principaux produits essentiels. Par exemple, la production annuelle de céréales devrait progresser de près d'un milliard de tonnes, et la production de viande de plus de 200 millions de tonnes pour atteindre un total de 470 millions de tonnes en 2050, dont 72 % dans les pays en

En 2050, il y aura 9 milliards de personnes sur terre. Comment les nourrirait-on et avec quels aliments ? Le thème de l'Expo universelle de Milan, « Nourrir la planète, énergie pour la vie », réveille une des plus profondes peurs de l'humanité : la faim !

1 • Auteur de *Poisons quotidiens. Ils sont partout : les identifier, les décrypter, les éviter*, Lausanne, Bon à Savoir 2014.

développement, contre 58 % aujourd'hui. Nourrir la population mondiale de façon adéquate supposerait aussi de produire les types d'aliments qui manquent aujourd'hui pour assurer la sécurité nutritionnelle. »² De quels types d'aliments il s'agit, la FAO ne dit mot. Une chose est sûre néanmoins, il y a une certaine urgence à agir.

L'agriculture mondiale est l'un des acteurs principaux du réchauffement climatique : les émissions de gaz à effet de serre sont plus importantes dans ce secteur que dans les transports. De plus, l'émergence de classes moyennes dans des pays comme le Brésil, la Chine et l'Inde, notamment, génère une demande accrue en viandes, poissons, œufs et produits laitiers. Avec comme corollaire une explosion de la production céréalière mondiale.

La concurrence d'usage des sols (alimentation humaine-animale, production de carburants verts et chimie verte) devrait donc s'accroître. Elle met déjà

dos à dos deux formes d'agriculture, la conventionnelle et la biologique, qui ont toutes les deux leur raison d'être. Il faudra non seulement augmenter la productivité, la mécanisation et l'irrigation, mais aussi privilégier une approche plus locale et artisanale, qui permette de préserver l'environnement en se passant de pesticides et d'engrais. Le bras de fer est aussi engagé entre omnivores d'un côté et végétariens, végétaliens et vegans de l'autre.

La viande

Si la FAO ne donne pas vraiment de piste quant aux aliments qu'il faudra privilégier, une certitude demeure : la viande coûte cher à produire. Ainsi, il faut compter entre 4 et 10 protéines végétales pour produire 1 protéine animale. Les estimations des différentes instances internationales (ONU, FAO, OMS) convergent : 12 kg de céréales sont nécessaires pour produire 1 kg de bœuf, 4 kg de céréales pour 1 kg de porc et 2,2 kg de céréales pour 1 kg de poulet.

Quant à l'eau, les quantités sont plus vagues, parce que très variables d'un pays à l'autre, mais assez éloquentes. Il faudrait entre 5000 et 20 000 litres d'eau pour obtenir 1 kg de viande de bœuf, entre 4800 et 9700 litres pour 1 kg de viande de porc et environ 4000 litres pour 1 kg de poulet. Cette empreinte aquatique prend en compte l'usage de l'eau dans toutes les étapes de la vie du bétail. Ainsi un bœuf « industriel » doit vivre 3 ans pour produire 200 kg de viande ; durant ce laps de temps, il va

Végétarisme :
régime alimentaire excluant toute chair animale (viandes, poissons, crustacés, mollusques), mais qui admet en général la consommation d'aliments d'origine animale, comme les œufs et le lait.

Végétalisme ou végétarisme strict :
pratique alimentaire qui exclut toute chair animale, les produits dérivés des animaux (gélatine, etc.) ainsi que tout ce qu'ils produisent (œufs, lait, miel, etc.).

Veganisme :
selon la Vegan Society, c'est un mode de vie qui cherche à exclure, autant qu'il est possible et réalisable, toute forme d'exploitation et de cruauté envers les animaux, que ce soit pour se nourrir, s'habiller ou pour tout autre but.

(Cf. « 5 dilemmes végétariens auxquels on ne pense pas quand on arrête la viande », in www.huffingtonpost.fr, 12.10.2013.)

2 • FAO, *L'agriculture mondiale à l'horizon 2050*, Rome 12-13 octobre 2009, in www.fao.org.

manger 8500 kg d'aliments (dont 1300 de blé) ; pour produire une telle quantité de fourrage, quelque 15 000 litres d'eau sont nécessaires ; à quoi il faut ajouter l'eau bue par l'animal et celle utilisée pour nettoyer l'étable.

Le calcul peut également s'effectuer avec une autre grille de lecture. Le WWF a ainsi établi que 323 m² de surfaces agricoles sont nécessaires pour produire 1 kg de bœuf, 207 m² pour un kg de poisson, 55 m² pour un kilo de porc et 44 m² pour un kilo d'œufs.

Gourmande en ressources, la production mondiale de viande ne cesse pourtant de croître et devrait continuer sur sa lancée. Elle était de 44 millions de tonnes en 1950, de 170 millions en 1990 et de 267 millions en 2005. Elle devrait passer à 470 millions de tonnes en 2050. Cette année-là, le bétail de la planète dévorera autant de nourriture que quatre milliards de personnes selon ces mêmes projections. Des chiffres de croissance affolants, qui incitent la filière à augmenter toujours plus la productivité. Les animaux sont les premiers à pâtir d'un traitement industriel où l'éthique et la morale n'ont pas de place.

Face aux souffrances animales, à la pollution générée par l'élevage intensif, à la captation de la production céréalière à des fins d'affouragement (90 % de la production mondiale de soja est destinée à nourrir des animaux), une réponse extrême est parue : la grève de la viande.

Des véga aux flexitariens

Le végétarisme est né en réalité bien avant cette récente prise de conscience, liée à la démographie, à l'écologie, à l'éthique animale et au gaspillage des ressources (concept mis en exergue au début du XIX^e siècle par le poète anglais Percy Bysshe Shelley). Il plonge ses racines dans la nuit des temps. Les interdits alimentaires liés à cet aliment (vaches, porcs, chevaux...) sont nombreux en fonction des croyances et des cultures. Le philosophe grec Pythagore croyait à la transmigration des âmes et, de ce fait, refusait de manger de la chair animale. Les nombreuses religions pratiquées en Inde ont fait de ce pays, et plus largement de la région, le lieu où l'on mange, aujourd'hui encore, le moins de viande par an et par habitant. L'histoire du végétarisme est mouvementée.³ Après avoir été jugé hérétique par l'Eglise, il a disparu d'Europe, avant de renaître en Italie, à la faveur de la Renaissance. Mais, de facto, le mouvement est né en 1847 lors de la fondation de la Vegetarian Society à Ramsgate, dans le Kent anglais, par des chrétiens évangéliques. Leur position était proche du végétalisme actuel et répondait à un besoin de chasteté alimentaire. Avec l'arrivée de la pensée *vegan* (contraction du mot anglais veg-(etari)an), au début du XX^e siècle, il devint nécessaire de spécifier ces différences. Ce qui fut fait en 1944, lors de la fondation de la Vegan Society à Leicester.

Mais que l'on soit végétarien, végétalien ou vegan, le désir est le même : protéger les animaux. Comment donner tort à ces personnes, au vu des données présentées ci-dessus ? Les statistiques vont toutes dans le même sens. Un végétarien consomme en moyenne 180 kg de céréales par an, un consommateur moyen de viande en

3 • Elle est très bien résumée sur www.vegetarismus.ch.

ingurgitera directement et indirectement 930 kg. Sur une surface agricole identique, on peut produire 6000 kg de carottes, 4000 kg de pommes et 50 kg de viande de bœuf.

Des études ont été diligentées et donnent des résultats évidents : si la planète veut nourrir ses quelque 9 milliards d'humains en 2050, elle devrait

sortir l'animal de son assiette. Mais ce n'est pas si simple, car l'homme a besoin de protéines, de vitamines B12 et de nombreux autres nutriments présents dans les viandes ovines, bovines, porcines, dans les poissons, les laitages et les œufs aussi.

Aussi d'autres voix plus modérées s'élèvent : de la viande oui, mais moins et de meilleure qualité ! Des mouvements sont nés de cette nouvelle philosophie baptisée *flexitarisme* (journées sans viandes, Meat Free Monday, etc.).

La sociologue Laure Waridel, pionnière du commerce équitable au Québec, apportait pour sa part, en 2003 déjà, une belle réponse à ce problème dans son livre *Acheter, c'est voter*, qu'elle résume ainsi : il faut adopter le concept du 3N-J. *Nu* pour aliments non emballés, *Non-loin* pour une agriculture de proximité, *Naturel* pour une alimentation bio et non transformée, *Juste* pour rééquilibrer les ressources entre pays du Nord et du Sud. Son idée a donné naissance à un mouvement planétaire d'alimentation responsable.

Cette thématique sera aussi abordée dès le 1^{er} mai prochain par l'Expo Milano 2015, dans le but de faire réfléchir aux contradictions de notre monde : alors qu'une partie de la population souffre de la faim, une autre souffre d'une alimentation incorrecte ou/et excessive.

A. C.

Le Pavillon suisse

Durant les huit mois de l'Exposition universelle de Milan, 144 pays, 3 organisations internationales, 13 organisations de la société civile et une trentaine de partenaires privés seront actifs à Milan. La Suisse y sera présente avec son propre pavillon. Le projet intitulé *Confooderatio Helvetica* apportera un message clair, invitant à la réflexion sur la responsabilité de chacun, sur le besoin d'une répartition équitable des denrées alimentaires et sur le développement durable.

D'une surface de 4432 m², il est constitué d'une grande plateforme ouverte avec, notamment, quatre tours visibles de loin, remplies de produits alimentaires. Le bâtiment invite à une expérience personnelle. Après avoir accédé aux tours, les visiteurs pourront se servir en produits suisses autant qu'ils le souhaitent. Le comportement de consommation et la responsabilité personnelle de chacun détermineront combien de nourriture il restera pour les suivants et pour combien de temps. A mesure que les tours se videront, les plateformes sur lesquelles elles reposent s'abaisseront, modifiant ainsi la structure du Pavillon. Enregistrée en temps réel, cette transformation pourra être suivie à travers les médias sociaux.

Après l'exposition universelle, les tours connaîtront une deuxième vie en tant que serres urbaines dans les villes suisses. (www.expo2015.org)

A. C.

Alimentation

Une autonomie à reconquérir

●●● **René Longet**, Onex (GE)
Expert en développement durable¹

L'agriculture est essentiellement une question de domestication d'espèces animales et végétales. Au cours des siècles et des millénaires, en fonction des conditions locales, d'innombrables variétés se sont développées. Le stockage et le transport des aliments sont longtemps restés hasardeux, la productivité faible, les carences nombreuses ; tout aléa climatique pouvait générer pénuries et famines, et la sécurité alimentaire n'était assurée ni qualitativement ni quantitativement. L'arrivée de l'industrialisation fut en ce sens une vraie avancée.

Pendant longtemps, les points positifs l'ont emporté : alimentation plus équilibrée, mais aussi hygiène améliorée, connaissances nouvelles en agronomie, en biologie et en nutrition, réduction du temps consacré au labeur domestique, accroissement de l'espérance de vie... Mais depuis quelques décennies, les choses ont dérapé. Des monocultures taillent en pièces l'agriculture locale et la forêt tropicale. Pêche et élevages industriels pillent les océans et polluent le sol. Les OGM menacent l'intégrité du vivant. De

grands groupes visent le monopole des semences et s'attaquent au droit ancestral de produire sa propre nourriture. La sécurité alimentaire est à nouveau en péril. A la « malbouffe » de la pénurie succède la « malbouffe » de l'abondance.

Mondialisation et uniformisation

Jusqu'à la révolution industrielle, la grande majorité de la population était rurale et tributaire de sa propre production. Aujourd'hui, la paysannerie regroupe encore plus de 45 % des actifs en Asie et en Afrique, mais dans les pays de l'OCDE, sa part a chuté à 5 % pour une population augmentée d'un facteur 3, voire 4 ! Mécanisation, usage d'intrants,² agrandissement constant des exploitations et apports importants en énergies fossiles et non-renouvelables ont jalonné cette mutation.

Longtemps, l'ambition des pays a été de limiter leur taux de dépendance. Puis la vision du libre-échange, postulant que les régions du monde devaient se spécialiser et livrer au reste de la planète leurs produits, a progressivement pris le dessus. Alors que durant des siècles la proximité était la règle et le lointain l'exception, une bonne part de notre assiette fait désormais le tour

De l'agriculture de la nécessité, l'Occident est passé à l'agriculture de l'offre et de la demande, jusqu'à la surproduction. Un mouvement qui se heurte aujourd'hui aux consciences de ces mêmes Occidentaux, qui cherchent à retrouver une certaine virginité écolo-nutritionnelle et socioéconomique.

- 1 • René Longet est l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'alimentation, dont *Alimentation : les bons choix, manger en cohérence*, Bernex, Jouvence 2013, 160 p. (n.d.l.r.)
- 2 • Ensemble des produits rajoutés pour améliorer le rendement de la culture. (n.d.l.r.)

de la terre. Nous achetons des pommes de terre d'Égypte, des fraises et des haricots du Kenya, de la viande d'Argentine, des pommes de Nouvelle-Zélande, des asperges du Pérou... S'habituant à avoir tout en tout temps, nous oublions terroirs et saisonnalité. En Afrique, on a tendance à troquer les céréales locales contre de la farine blanche et le Sénégal fait venir son riz de Thaïlande... Quant à l'industrie alimentaire, elle s'approvisionne, fort logiquement, là où c'est le moins cher. Cette évolution présente de nombreux inconvénients, en particulier énergétiques, écologiques, culturels et sociaux. Par rapport au mouton local,

amener de l'agneau par bateau depuis la Nouvelle-Zélande double le bilan énergétique. Et si c'est par avion, cette même dépense énergétique augmente jusqu'à vingt fois : un kilo d'asperges transporté par voie aérienne nécessite cinq litres de pétrole, soit quinze fois plus que l'asperge du cru et de saison. Confrontés à une concurrence à armes inégales, les producteurs locaux finissent par ne plus pouvoir faire face. De plus en plus, le sol productif est affecté aux routes, lotissements, parkings, aires de stockage et centres commerciaux. Entre 1961 et 2003, l'Europe a perdu ainsi 15 % de son aire agricole, soit 30 millions d'hectares - 770 000 par an ! Il n'y a pas si longtemps, chaque village avait ses variétés de cerisiers, de pommiers, de poiriers, de légumes, exprimant l'adaptation aux contraintes du lieu. Aujourd'hui, il n'en reste que quelques-unes, toujours les mêmes, les autres étant jugées insuffisamment rentables, pas assez conformes aux exigences des traitements, des transports, du stockage. Il faut des oignons bien ronds pour les tapis roulants, des plants tous de même hauteur pour la récolte mécanique, des produits identiques, lisses et avenants pour la grande distribution. Tant pis pour la diversité génétique et gustative ! De même, fruits et légumes destinés à être stockés et transportés sont formatés selon ces exigences, cueillis avant terme et mûris artificiellement. Aux fraises goûteuses mais fragiles, se sont substituées des plus fades, qui s'adaptent mieux au transport et au stockage. S'ajoute le triomphe du fast-food et de l'agrobusiness - deux faces de la même médaille - qui font exploser de par le monde diabète, obésité et maladies cardio-vasculaires... impactant sérieusement les coûts de la santé.

Pour en savoir plus :

Diversité

www.prospecierara.ch/fr
<http://kokopelli-semences.fr>
www.gout.ch/index.php/fr
<http://viacampesina.org/fr>

Santé

www.who.int/dietphysicalactivity/fr
www.mangerbouger.fr/pnns
www.fourchetteverte.ch

AOP

www.paysgourmand.ch
www.aop-igp.ch/fr-home

Proximité

www.acpch.ch

Commerce équitable

www.maxhavelaar.ch/fr

Agro-écologie

www.fondationpierreraabhi.org/agroecologie-abcdaire.php
www.terre-humanisme.org
<http://www.slowfood.com/network/fr/>

Bio

www.bio-suisse.ch/fr/labels.php
www.agencebio.org/les-textes-reglementaires
www.demeter.fr/content/cahiers-des-charges

Pour une nouvelle donne

Il n'est donc pas étonnant que nous cherchions à reprendre le contrôle de notre alimentation. De nouveaux concepts émergent, comme celui de la souveraineté alimentaire³ : il ne s'agit pas de renoncer aux échanges, mais de valoriser ce que chaque région peut assumer, de réaffirmer que chaque territoire a pour responsabilité de tirer de son sol de quoi faire vivre ses habitants. Les programmes de promotion de la santé nous rappellent qu'il faut manger moins et mieux, davantage de fruits et de légumes, frais, de saison et les moins traités possibles.

La proximité, que l'on peut définir par un rayon de 30 à 50 km, est un aspect essentiel d'une relation renouée avec notre alimentation. On connaît le lieu, le producteur et le produit, on retrouve l'authenticité, la fraîcheur et la variété. Les appellations d'origine protégées (AOP) offrent une reconnaissance à un mode de faire spécifique d'une région donnée. Elles en font un élément d'un patrimoine culturel. Le produit ne peut plus alors être fabriqué hors du bassin délimité, ni avec d'autres modalités, faisant

ainsi d'un handicap (coûts de production plus élevés) un atout.

L'agriculture contractuelle, née au Japon du désir de manger local et sain, permet au producteur de s'affranchir de la pression de l'industrie agro-alimentaire et de la grande distribution, et au consommateur de savoir ce qu'il mange. Sans intermédiaires, les prix sont environ 15 % plus bas qu'au supermarché. Quant au commerce équitable, conçu dans le contexte des relations Nord-Sud, il vise à assurer une stabilité et un revenu décent aux producteurs. Promouvant le respect de la terre, des végétaux, des animaux et du travail humain, l'agro-écologie, en réduisant fortement les intrants énergivores, à l'instar du bio, contribue à la fois à notre autonomie alimentaire et à la santé des humains et de la terre.

Ce n'est donc pas seulement la souveraineté alimentaire collective qui est à retrouver, mais la liberté fondamentale de chacun d'entre nous à exercer notre droit à une alimentation saine. Partout

politique

*Jardin en ville,
rue Liotard (GE)*

- 3 • « La souveraineté alimentaire est le droit des populations, des communautés et des pays à définir leurs propres politiques alimentaire, agricole et territoriale, ainsi que de travail et de pêche, lesquelles doivent être écologiquement, socialement, économiquement et culturellement adaptées à chaque spécificité. » Déclaration faite en septembre 2001, à Rome, à l'issue du Forum de la société sur la souveraineté alimentaire.



au monde, on constate un engouement pour les labels bio, régionaux et équitables, pour le goût et la diversité comme ingrédients d'une réorientation nécessaire. Et l'on considère désormais que l'alimentation d'une humanité en nombre croissant passe par une agriculture vivrière valorisant la productivité naturelle, décentralisée. Signes encourageants : le gouvernement indien a lancé en 2009 une carte de santé des sols, obligatoire dès 2013 pour chaque exploitation, et la Chine impose aux centres commerciaux de s'approvisionner localement.

Références ultimes

« Cultiver son jardin est aujourd'hui un acte politique », dit Pierre Rabhi, militant d'une « sobriété heureuse ». « Réapprendre à cuisiner aussi », ajoute Carlo Petrini, fondateur du Slow Food. Quand l'énergie devient un problème, l'emploi

T-bones steaks de bêtes nourries aux OGM (USA)



difficile et la croissance économique une fallacieuse promesse, la terre, le végétal et l'animal s'affichent comme les références ultimes de notre survie et de la qualité de la vie.

Et si le « vrai » progrès se trouvait dans l'alliance du meilleur du passé et du meilleur du présent ?

R. L.

La géopolitique s'en mêle

Curieusement, dès les années 90, l'idée que la spécialisation garantirait par le jeu des échanges le meilleur produit pour tous s'est généralisée, alors même que de nouveaux signes d'instabilité géopolitique commençaient à se manifester.

Aujourd'hui, les courants de pensée protectionnistes reprennent de l'importance, à la fois devant les risques de dépendance économique et énergétique et de chantage de la part des détenteurs de ressources, mais aussi devant le refus d'une partie de l'opinion publique d'aliéner sa souveraineté alimentaire aux grands groupes économiques. L'exemple de l'Ukraine dépendante du gaz russe réactualise la question de la maîtrise des enjeux-clés de chaque territoire, à savoir l'énergie et l'alimentation.

La diversité, la capacité de production locale, la réduction des bilans énergétiques de l'agriculture retrouvent une légitimité forte comme garantes de la sécurité alimentaire. Imaginons que la production mondiale d'une céréale soit concentrée en une seule région du globe et supposons qu'un événement, une catastrophe naturelle ou une maladie de certaines souches entrave cette production : c'est tout l'approvisionnement mondial qui serait mis en péril !

R. L.

Un débat agité

En 1800, moins de 66 % des Suisses œuvraient dans le secteur primaire. Un siècle plus tard, ils n'étaient plus que 25 %, et le taux d'auto-provisionnement du pays ne dépassait pas les 60 %. La population depuis a plus que doublé, l'aire agricole diminué de 40 %, mais ce taux a été maintenu.

Au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle, la Suisse et d'autres Etats ont intensifié leur intervention dans le domaine de la production agricole, faisant de celui-ci un cas à part des politiques économiques. Certains pays se sont orientés vers l'exportation, d'autres vers l'autosuffisance. La Suisse est, pour sa part, fortement tributaire des importations pour les fruits et légumes ; seul le secteur laitier est excédentaire, la topographie favorisant les pâturages.

La plupart des Etats industrialisés subventionnent plus ou moins fortement la production agricole et ont des dispositifs protectionnistes. Dans le cadre de l'OMC, ces dispositifs sont critiqués. En principe, les subventions à l'exportation auraient dû disparaître en 2013. Au sein de l'Union européenne (UE), les orientations pour les années 2014-2020 ont été récemment validées : le budget alloué à la politique agricole commune (PAC) pour ces sept années a été réduit de 12 % - 373,2 milliards d'euros -, l'agriculture restant cependant le principal poste de dépenses (38 % du budget global).

Le contenu de ces politiques est surtout quantitatif : il s'agit de pousser à la productivité, tout en abaissant les prix et en rationalisant les exploitations.

L'effectif du secteur primaire a d'ailleurs rapidement fondu. Les impacts sociaux sur l'environnement et sur la qualité des denrées de cette politique ont suscité des critiques croissantes.

Actuellement, le débat a lieu entre trois tendances principales : les groupes d'intérêt favorables au maintien de soutiens quantitatifs, qui ne veulent pas perdre l'accès à la manne des subventions et souhaite la maintenir proportionnelle à la production ; les groupes qui voudraient traiter l'agriculture comme les autres secteurs économiques, à savoir la soumettre aux lois du marché ; et ceux demandant un soutien compensatoire pour la moins-value due au respect de la qualité et de l'environnement (biodiversité, protection des eaux, etc.) et au maintien d'une agriculture familiale et de proximité.

En Suisse, la politique agricole est la résultante de la pression de ces trois forces. Un article constitutionnel définit les tâches dévolues à l'agriculture, et la politique agricole fait l'objet de révisions périodiques. Le Parlement a adopté récemment les orientations pour la période 2014-2017 et a accordé un soutien de 13 830 milliards de francs à l'agriculture, soit 160 millions de plus que demandé par le Conseil fédéral.

Trois initiatives populaires en outre sont en cours : celle de l'Union suisse des paysans (USP) *Gardons la main sur notre alimentation* (déposée le 9 juillet 2014) ; celle d'Uniterre *Pour la souveraineté alimentaire : l'agriculture nous concerne tous* ; et l'initiative des Verts *Pour des aliments équitables*.

René Longet

La spéculation

Bienfait ou danger ?

●●● **Markus Mugglin**
Journaliste et économiste¹

Un grand nombre de choses sont malsaines. C'est le cas de la spéculation sur les denrées alimentaires qui touche tout le monde, mais davantage les plus pauvres parmi les pauvres des pays en développement. C'est pourquoi il faut en prévenir et en limiter les risques.

Les investisseurs se retirent des marchés des matières premières, qu'il s'agisse du pétrole, de l'or ou des produits agricoles ! C'est ce qu'annonçait en novembre dernier le *Financial Times*, un journal économique britannique. Il y a deux ans et demi, la banque britannique Barclay estimait pourtant les investissements en matières premières dans le monde à 430 milliards de dollars ; mais ils ne représentaient plus que 300 milliards à l'automne 2014 (moins un tiers). Ce montant reste toutefois quinze fois plus élevé qu'il y a une dizaine d'années, où ces investissements représentaient à peine 20 milliards de dollars.

Les prix des matières premières ont toujours fortement fluctué, mais ce qui s'est produit ces dernières années est très inhabituel. On a assisté aux plus fortes variations de prix jamais enregistrées depuis des décennies ! C'est un signe de la grande insécurité des marchés financiers. Et là où règne l'insécurité, apparaissent les flux financiers à caractère spéculatif et, dans la foulée, les soupçons et les critiques : la spéculation serait responsable des fluctuations désordonnées des bourses des matières premières. Pourtant la spéculation n'est pas mauvaise en soi. Bien au contraire, elle a même une certaine utilité.

Le professeur Ingo Pies, éthicien dans le domaine de l'économie à l'Université

Martin-Luther de Halle-Wittenberg (Allemagne), parle de la spéculation comme d'un bienfait et qualifie même les investissements dans les matières premières de « solidarité institutionnalisée ». Ainsi l'agriculteur est content de pouvoir vendre ses produits à un courtier en matières premières, après les semailles du printemps et avant même la récolte, à un prix lui permettant de couvrir ses frais. Le meunier qui transforme le blé en farine est aussi un client satisfait du spéculateur : grâce à celui-ci, il sait à l'avance à quel prix il achètera sa marchandise et il peut donc planifier son affaire en toute sécurité.

Pourtant la spéculation a été, ces dernières années, l'objet de critiques virulentes, qui portent sur le fait qu'elle fait monter les prix, en particulier en ce qui concerne les denrées alimentaires. On a même accusé les spéculateurs d'être des « affameurs », lorsqu'en l'espace d'un an et demi (2007 - 2008) les cours des bourses d'échanges agricoles ont connu une hausse de 70 %. On leur a reproché d'avoir profité et même abusé de l'insécurité qui régnait en raison de mauvaises récoltes, de stocks peu four-

1 • Markus Mugglin a travaillé 25 ans pour la Radio SRF et a été rédacteur en chef de l'émission « Echo der Zeit ». Il est l'auteur de *Spéculation sur les denrées alimentaires - (pas de) problème ?*, Berne, Alliance Sud 2014 (à commander sur <http://www.alliancesud.ch>).

nis et de la nervosité des gouvernements qui avaient décrété des suspensions de livraisons, et d'avoir ainsi provoqué des hausses de prix spectaculaires.

Vaches grasses...

C'est un fait : la hausse rapide des prix s'est accompagnée du transfert de volumes financiers très importants, que les investisseurs ont dirigés vers les marchés des matières premières. Il est vrai aussi que non seulement le maïs, le blé et d'autres produits agricoles ont connu un renchérissement massif, mais que de fortes fluctuations de prix sont survenues à court terme. Le bien connu International Food Policy Research Institute (IFPRI) de Washington a recensé sur 2007 et 2008 cent à cent-cinquante jours au cours desquels la volatilité des prix a été inhabituelle !

Cette évolution était tout à fait du goût des investisseurs, car lorsque les prix fluctuent, ils peuvent engranger des profits. Les grandes banques actives à l'échelle mondiale ont donc fait, durant ces années, des gains d'une importance inégalée depuis, grâce à leurs investissements dans les matières premières. Quant aux courtiers en matières premières, qui font leurs affaires avec des marchandises réelles, ils ont aussi connu à cette époque des années de vaches grasses, grâce à ces fluctuations et hausses des prix.

...contre famine

Cette situation contraste fortement avec ce qui se passe dans les pays pauvres, où la majorité des gens doivent dépenser 60 à 80 % de leurs revenus pour se nourrir. Une hausse des

prix de 10 ou 20 % devient là une question de vie ou de famine mortelle. L'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO) a estimé le nombre des personnes souffrant de la faim dans le monde à près d'un milliard en 2008, soit 80 millions de plus que précédemment. Même ceux qui ne sont pas morts de faim ont souffert de pénuries alimentaires. Beaucoup se sont révoltés. Dans des douzaines de pays, des émeutes et des violences ont éclaté.

La spéculation est-elle responsable de ces troubles sociaux ? Les protestations en tout cas ont tiré les économistes de leur sommeil. Ils se sont mis à examiner les événements, à collecter des données sur les volumes d'achat, les fluctuations de prix des divers produits agroalimentaires et d'autres ma-

économie

Bourse des matières premières (Londres)



tières premières. Ils ont établi des tables de comparaison et ont analysé tous les chiffres disponibles à l'aide de modèles sophistiqués.

Le résultat donne à réfléchir. Certaines études déclarent que la spéculation est innocente, ou du moins qu'on ne trouve aucune preuve empirique permettant de justifier la critique adressée aux investisseurs. D'autres, au contraire, fournissent de telles preuves. Elles montrent toutefois que la spéculation n'est pas la seule responsable des hausses des prix. Elles reprochent en particulier aux gestionnaires des *hedge funds* et autres investisseurs d'avoir causé des dégâts en pratiquant un *trading à haute fréquence* de plus en plus répandu.

Ce trading ultra rapide, qui utilise des programmes informatiques sophistiqués, n'est pas en phase avec la situation réelle des marchés, où l'offre et la demande se font face.² Ici, selon ces études, c'est un comportement moutonnier qui prévaut. Lorsque les traders décident de se lancer dans le commerce des matières premières, ils y demeurent un certain temps et font monter les prix, provoquant ainsi de fortes hausses ou des baisses considérables. C'est ce qu'on a vu récemment dans le secteur du pétrole, où le prix a chuté de près de 50 % au cours de la deuxième moitié de 2014, alors que le rapport entre l'offre et la demande s'était à peine modifié. De même on a assisté à de fortes fluctuations des prix du maïs, du blé et du soja entre mai et septembre 2014, et cela pour des raisons purement spéculatives.

David Bicchetti et Nicolas Maystre, chercheurs dans le cadre de la Conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement (CNUCED), ont fait état, dans de nombreuses études, de la similarité entre l'évolution des prix et les volumes financiers in-

vestis. Lorsque les prix s'envolaient, les investissements augmentaient visiblement. Simultanément, les investisseurs synchronisaient les divers marchés, comme ceux des actions, du pétrole et d'autres matières premières, et les mettaient au pas.

Tout cela a changé depuis 2011. Les investisseurs en matières premières se sont retirés et, avec ce retrait, les prix ont baissé. Le commerce est de nouveau en rapport avec l'évolution réelle, c'est-à-dire en phase avec l'offre et la demande sur les différents marchés. Et comme la situation s'est détendue ces dernières années, à la faveur de meilleures récoltes et de stocks mieux fournis, les prix se sont stabilisés.

C'est là une bonne nouvelle pour les producteurs et les consommateurs, mais, à l'évidence, pas pour les investisseurs. Le Crédit Suisse a expressément motivé son retrait du commerce des matières premières par « l'environnement de basse volatilité » (*low volatility environment*). Des fluctuations insignifiantes ne lui conviennent pas. Cela a également été le cas pour de nombreuses autres grandes banques, qui s'étaient déjà retirées de ces marchés.

2 • Les spéculateurs aujourd'hui n'achètent pas des produits, mais des « contrats » standards qui ne correspondent à aucun produit réel, mais dont le prix fluctue comme la moyenne des produits réels. N'importe qui, et pas simplement les producteurs et les acheteurs de produits agricoles, peut donc acheter et vendre en spéculant sur la volatilité des prix. Les options et autres produits sophistiqués, par effets de levier, permettent de faire fluctuer des espérances de gain sans commune mesure avec les variations des prix sur le marché réel. A la différence de l'économie dite réelle, la finance, en effet, traite non pas de ce qui est constaté, mais de ce qui est anticipé. Elle réagit aux rumeurs, aux espérances provoquées par les derniers événements constatés (ouragans dans le Minnesota, sécheresse en Inde, etc.). (n.d.l.r.)

Position de la Suisse

Les crises alimentaires qui sévissent depuis 2007 ont aussi réveillé les politiques. Les Etats-Unis, les premiers, ont édicté de nouvelles règles. Ils sont revenus sur la déréglementation qu'ils avaient décidée au début des années 2000. Ils ont même introduit des limites de positions pour les investisseurs. Depuis peu, ils ciblent les *traders à haute fréquence* et renvoient les opérations dérivées sur les valeurs des matières premières vers des bourses ou des plateformes similaires. Et comme les grandes banques d'importance systémique doivent réduire leurs bilans pour des raisons de sécurité, elles investissent moins dorénavant dans le secteur des matières premières.

L'Union européenne (UE) a ensuite suivi les Etats-Unis, en imposant de nouvelles limitations. La Suisse s'y conformera, car l'UE la menace sinon de lui refuser l'accès à ses marchés financiers. Notre pays, apparemment, agit donc sous la contrainte.

L'initiative *Stop à la spéculation sur les denrées alimentaires*, lancée par les Jeunes socialistes avec Swissaid et Solidar, pourrait provoquer un changement. Elle vise à interdire aux investisseurs financiers de spéculer sur les denrées alimentaires et les matières premières agricoles. Dans les milieux bancaires, on estime que cette initiative est populaire et que des slogans du type *On ne joue pas avec la nourriture*

sont plutôt bien accueillis. La Suisse devra donc se soumettre à un débat public sur le rôle de la spéculation dans les marchés agricoles.³

Principe de précaution

Mais ce n'est pas là le seul argument pour ne plus considérer l'intervention de l'Etat comme un tabou. Pour les populations des pays en développement, les risques liés à la spéculation sur les denrées alimentaires justifient des interventions étatiques, en vertu du principe de précaution. Reconnu au niveau international, ce principe a pour but de protéger l'environnement ainsi que l'intégrité des êtres humains, des animaux et des plantes.

Toujours en vertu de ce principe, et malgré l'incertitude et l'ignorance concernant les conséquences précises de la spéculation, l'Etat devrait se sentir responsable de prévenir l'ensemble des risques, pour préserver la stabilité des marchés financiers.⁴ Ces interventions sont légitimes même lorsque l'on ne dispose pas de preuves indubitables de la relation de cause à effet en la matière. Ce type de réflexion, plus répandue au niveau européen, reste encore rare en Suisse.

Il est vrai cependant qu'on ne voit pas encore quelles formes doivent prendre les interventions étatiques. Les interdictions constituent-elles le bon moyen, ou est-il préférable d'opter pour des mesures qui se contentent de freiner la spéculation ? La question n'est donc pas tant pas de savoir s'il faut limiter la spéculation sur les denrées alimentaires, mais de quelle manière procéder pour ce faire.

M. M.

3 • Le Conseil fédéral a recommandé le 18 février passé le rejet de l'initiative.

4 • **Franca Contratto**, « Hochfrequenzhandel und systemische Risiken, Risikoversorge im Finanzmarktrecht gestützt auf das Vorsorgeprinzip », in *Gesellschafts- und Kapitalmarktrecht*, n° 2/2014, Zurich, pp. 143-160.

Gérer le risque

●●● **Amanda Garcia**, Genève
Philosophe

Le célèbre sociologue allemand Ulrich Beck est décédé au début de cette année. Auteur de nombreux articles et ouvrages, son œuvre la plus connue est certainement *La société du risque* (1986),¹ dans laquelle il pose les bases de sa vision d'une société moderne, profondément changée dans son rapport au risque.

A plusieurs reprises, Ulrich Beck a exprimé ses convictions politiques, notamment par des mises en garde contre un discours trop simpliste sur la gestion des ressources énergétiques² et par des critiques d'une vision politique limitée aux dimensions des États-nations (ce qu'il appelle le « nationalisme méthodologique »).³

L'engagement politique d'Ulrich Beck va de pair avec son intérêt académique pour la notion de risque. Cette dernière, en effet, a des répercussions sur de nombreuses questions de politique publique. On pense aux risques présentés par les nouvelles technologies, telles que les OGM ou l'énergie nucléaire, mais également aux risques économiques et écologiques qui peuvent tout autant affecter la collectivité.

Le propre de ces risques, comme l'a souligné Beck, c'est qu'ils sont générés par la société même qu'ils mettent en péril. La société a engendré la science moderne, le capitalisme et l'individualisme qui, à leur tour, engendrent les risques qui la menacent. C'est autour de cet axe que Beck articule la différence entre sociétés anciennes et sociétés modernes.

Bien que le risque et la conscience du risque aient de tout temps existé, leur nature a changé. Auparavant, le risque venait de l'extérieur de la communauté, il était d'origine non humaine (catastrophe naturelle ou punition divine).

Désormais, il fait partie intégrante de la société. Celle-ci en est donc doublement responsable : elle est la cause du risque, et elle doit y remédier.⁴ La tâche est ardue.

Sens multiples

Le risque est un terme commun, mais sa présence permanente dans nos conversations ne signifie pas qu'on en maîtrise le concept. Le mot recouvre différentes notions. Il peut désigner *un événement funeste* et redouté, tel qu'un accident de voiture. On peut aussi donner ce nom à la cause de l'événement funeste, par exemple un problème technique ou l'endormisse-

- 1 • En français : *La société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier 2001, 522 p.
- 2 • Cf. par exemple son billet sur le regain de popularité de l'énergie nucléaire, suite à la crise de l'énergie fossile : *All aboard the nuclear power superjet. Just don't ask about the landing strip*, sur le site du *Guardian*, 17.07.2008.
- 3 • Cf. *Pouvoir et contre-pouvoir à l'ère de la mondialisation*, Paris, Flammarion 2003, 598 p., et, avec **Edgar Grande**, *Pour un Empire européen*, Paris, Flammarion 2007, 412 p.
- 4 • Anthony Giddens, sociologue anglais, défend la même vision du contraste entre sociétés anciennes et modernes. Il distingue notamment les « risques externes » et les « risques manufacturés » dans son article « Risk and Responsibility » in *Modern Law Review*, vol 62, Londres, janvier 1999.

ment du conducteur. La notion peut également se référer à la *probabilité* qu'un événement funeste se produise. Enfin, on parle de risque à propos de la *valeur attendue* d'un événement, c'est-à-dire la probabilité de cet événement pondérée par sa gravité. En ce sens, une blessure probable mais légère et bénigne peut représenter un risque moindre qu'une lésion grave dont la probabilité est basse.

La notion de risque implique toujours un certain degré d'incertitude. Le risque est difficile à saisir, car il met en jeu des probabilités et des statistiques qui restent obscures pour la plupart d'entre nous. Même pour les spécialistes, l'incertitude persiste en partie. De nombreux calculs de probabilité impliquent une connaissance insuffisante des différents facteurs pertinents. C'est le cas pour des systèmes éminemment complexes, tels que le climat, le tissu social et l'écosystème. Il est donc difficile de prévoir et d'évaluer les risques liés à de tels systèmes.

S'il est compliqué d'évaluer ces risques, il est également difficile de déterminer l'attitude à adopter face à eux. Du point de vue du citoyen néophyte, les risques présentés par la science et par les technologies appellent une réaction immédiate de prudence, voire d'embargo. La position de défaut est l'attente et la circonspection face à des risques que l'on connaît peu, dont on ne peut évaluer ni la probabilité ni la gravité. S'il y a le moindre doute, il faut agir au niveau politique comme si le risque était avéré.⁵

Du point de vue strictement scientifique, cependant, une affirmation doit

reposer sur des bases plus solides que le soupçon. On ne peut affirmer qu'une substance est dangereuse - et représente donc un risque - sans preuve scientifique. Une hypothèse doit avoir été testée à plusieurs reprises et dans des conditions rigoureuses, et elle doit avoir survécu à l'analyse minutieuse de la communauté scientifique pour mériter d'être incluse dans le corpus scientifique. Ainsi s'expliquent les réticences de la communauté scientifique lorsque la société lui demande d'affirmer une conclusion qu'elle n'est pas encore à même de prouver.

Incompréhension

Quant aux responsables politiques, ils ont la lourde tâche d'articuler ces deux réalités. Ils cèdent parfois à la tentation du manichéisme. Ils présentent les choix politiques comme une alternative entre risque et sécurité, alors qu'il s'agit le plus souvent de choix entre des risques de natures différentes, et donc difficilement comparables. Le débat politique jongle entre les risques de natures différentes (écologiques, économiques, technologiques), jusqu'à en devenir anxiogène et à entamer la confiance du public.

Ces éléments expliquent en partie l'incompréhension entre chercheurs, politiciens et grand public, ce qui complexifie la gestion du risque. Ils montrent aussi à quel point la notion de risque est cruciale dans le fonctionnement de notre société et à quel point la vision d'Ulrich Beck reste d'actualité.

A. G.

5 • C'est ce qu'on appelle le principe de précaution. Voir à ce sujet les pp. 22-25 de ce numéro. (n.d.l.r.)



« **Moi,**
je donne
un legs
en faveur
de mon
Eglise »

L'Eglise est votre famille. Son avenir dépend de vous. En recevant un legs, elle poursuivra sa mission d'Espérance.

ECR EGLISE CATHOLIQUE
ROMAINE-GENEVE
EN MARCHÉ À VOS CÔTÉS!

Contact : M. de Clavière 022 319 43 46 geoffroy.declaviere@cath-ge.ch www.cath-ge.ch

Paul Gauguin

Mystique, sauvage et primitif

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris
Journaliste et historienne d'art

Les vastes rétrospectives se convertissent en véritables missions impossibles, tant les musées et les expositions se multiplient. Pas moins de six ans auront été nécessaires à la Fondation Beyeler pour concevoir l'exposition consacrée à Paul Gauguin (1848-1903). L'institution bâloise est parvenue à fédérer les plus grands prêteurs. Le résultat est à la hauteur des attentes.

« Le masque de bandit mal vêtu et puissant comme Jean Valjean, qui a sa noblesse et sa douceur intérieure (...) et que la société opprime et a mis hors la loi, c'est l'image d'un impressionniste aujourd'hui. » Par ces mots, Gauguin commentait, dans une lettre adressée à Van Gogh en 1888, son autoportrait éloquent intitulé *Les Misérables*.

Dans sa correspondance abondante, l'artiste ne cesse de se dépeindre en opprimé, victime de l'indifférence et de l'incompréhension. Cette victimisation rejaillit pour la première fois dans *L'Autoportrait au Christ jaune* de 1889, où le peintre va jusqu'à l'identification christique et sacrificielle. Il réitérera dans son œuvre future ce type d'autoportrait, symbolique d'un sentiment de solitude, d'abandon et de sacrifice.

Dans le *Christ au jardin des Oliviers*, exécuté la même année et que présente la Fondation, il prête avec défi ses propres traits au Christ, qu'il illumine de cheveux rouges, en référence

sans doute à la Passion autant qu'à sa propre malédiction.

Symbolisme

Les divers lieux d'existence de l'artiste exerceront toujours le rôle d'authentique révélateur, comme si Gauguin se cherchait hors de lui-même. « J'aime la Bretagne, j'y trouve le sauvage, le primitif. » Il en apprécie la vie rustique, les croyances et surtout une spiritualité qui le hantera sa vie durant. La Bretagne lui inspire *Vision après le sermon* ou *La lutte de Jacob avec l'ange* où sont représentées, dans un même es-

expositions

Paul Gauguin,
Fondation Beyeler, Bâle,
jusqu'au 28 juin 2015

Gauguin, « *Vision après le sermon* ou *La lutte de Jacob avec l'ange* » (1888)



De Raphaël à Gauguin.
Trésors de la collection Jean Bonna,
 Fondation de l'Hermitage, Lausanne, jusqu'au 25 mai 2015

pace, les Bretonnes et leur vision collective du fameux épisode de la Genèse dans lequel l'homme s'oppose à Dieu ou à Satan. Le sujet lui inspira peut-être une nouvelle manière de peindre, par aplats de couleurs arbitraires propres à rendre, notamment par le rouge envahissant, l'irréalisme de la vision. « Je crois avoir atteint dans les figures une grande simplicité rustique et superstitieuse. » La césure avec l'impressionnisme et son naturalisme était consommée, au profit d'un symbolisme subjectif qui connaîtra son plein épanouissement sous les tropiques.

Creusant davantage son exil, Gauguin quitte Pont-Aven et son agitation « de monde étranger et abominable » pour le village de pêcheurs du Pouldu. Il n'en finit pas pour autant de rêver d'une autre thébaïde, d'un ailleurs toujours plus lointain, le Tonkin tout d'abord, Madagascar ensuite où il rêve de fonder « L'Atelier des tropiques », avant que Tahiti ne s'impose. C'est un mode de vie « peu coûteux » qui l'attire, mais aussi plus de « religion, de mysticisme et de symbolisme ».

En 1991, il s'embarque pour aller vivre là-bas, chez les « sauvages ». *D'où venons-nous ? Que sommes-nous ? Où allons-nous ?* - monumentale composition et prêt exceptionnel du Museum of Fine Arts de Boston - donne la mesure du mysticisme qui habite ces îles.

Gauguin se nourrit de cette nature paradisiaque autant que de l'art maori. A travers ses sculptures exposées à Bâle, l'artiste se révèle le primitif du primitivisme par l'influence sans précédent des objets maoris. Il découvre en eux un art où la communication s'effectue au moyen de symboles. *Hina* et *L'Après-midi d'un faune* sont exemplaires de la véritable révolution opérée par Gauguin dans l'histoire de la sculp-

ture. Il renoue, à l'encontre des pratiques occidentales, avec la taille directe. Partout la trace de l'outil est visible. Il tire un parti très expressif de l'inachèvement autant que des veines du bois qu'il laisse apparentes. Enfin l'artiste adopte un parti radicalement antinaturaliste.

Plus que les sculpteurs, ce sont les peintres de l'avant-garde, Matisse et Picasso qui comprendront la portée de ces innovations, tant du point de vue des sources primitives, que de l'exécution volontairement fruste. Gauguin avait inventé une nouvelle forme d'expression, qu'ils reprendront à leur compte et radicaliseront, faisant ainsi de leur prédécesseur un acteur essentiel de la modernité.

Les dessins de Jean Bonna

La collection, ou plutôt les collections constituées par Jean Bonna, sont nées de sa seule passion. Pas d'atavisme, pas de thème ou de ligne précise (tout du moins dans le domaine du dessin) de la part de cet amateur qui n'achète que ce qu'il aime.¹ Ses goûts ? Ils se sont d'abord portés sur les livres, dont les quelque 4500 volumes se donnent pour objectif la littérature et l'évolution de la langue française. Composé à la fin du XIV^e siècle par Jean d'Arras, *Le Roman de Mélusine* - dont Jean Bonna acquiert la première édition en français (1478) - marque le point de départ de cette vaste « défense et illustration de la langue française ».

1 • On ne trouvera pas plus de perspective d'investissement chez cet ancien associé de la banque Lombard Odier Darier Hentsch & Cie.

C'est par le livre illustré que le bibliophile en vient ensuite à la gravure, dont il réunit une centaine d'exemplaires, avant de renoncer à cette technique - « affaire de spécialistes » - au profit du dessin, « plus immédiat, comparable en cela au manuscrit. Même les plus achevés révèlent, mieux que ne le ferait une peinture, la part intime d'un artiste », confie-t-il.

A la rigueur du bibliophile, succède alors le libre choix de l'amateur de dessins. Jean Bonna n'obéit à aucune chronologie, comme en témoigne l'ensemble présenté à la Fondation de l'Hermitage, qui débute au XV^e siècle avec les *Deux anges* de Dieric Bouts, pour se clore en 1911 avec l'emblématique *Bibliophile* de Vallotton. La sélection aurait d'ailleurs pu s'aventurer plus avant dans le XX^e siècle, avec Modigliani, Balthus ou Picasso dont le collectionneur possède trois œuvres. Les artistes allemands Hans Hoffmann, Albrecht Dürer, le Hollandais Rembrandt, le Flamand Jan Brueghel l'Ancien ou Goya confirment par ailleurs le refus de s'enfermer dans des frontières.

Il reste que les quelque quarante feuilles exposées à Lausanne du très brillant dessinateur Le Primatice, d'Andrea del Sarto, de Raphaël et de son maître le Pérugin, de Salvator Rosa, Canaletto, Guardi ou Tiepolo, qui jalonnent près de trois siècles de création, rendent compte des premières amours du collectionneur, qui avait acquis son premier dessin à Venise en 1988. La diversité apparente ne parvient pas non plus à dissimuler les goûts foncièrement francophiles de Jean Bonna, illustrés à Lausanne par les œuvres de Poussin, Le Lorrain, Boucher, Chardin (dont les dessins sont si rares), Watteau ou Fragonard.

Un philanthrope

« Les collectionneurs, affirme-t-il, sont plus ou moins des mécènes. » A l'évidence, Jean Bonna en est un, et non des moindres. « Il faut savoir que les œuvres viennent d'abord aux musées. Le British Museum m'avait signalé une feuille de Renoir destiné à *L'Assommoir* de Zola. Il s'agissait de la seule illustration jamais réalisée par le peintre impressionniste, qui était de surcroît assortie d'une dédicace de l'écrivain. Il passait dans une toute petite vente à Londres, dont je n'aurais pas eu connaissance sans le conservateur du British Museum. J'entretiens ce type de relations avec les institutions, contre lesquelles je n'enchéris jamais en salles de ventes. C'est de la bonne éducation. »

Lorsqu'en 2006 l'Ecole nationale des Beaux-Arts de Paris présentait ses dessins français et italiens, elle rendait hommage à celui qui avait permis l'aménagement du Cabinet, alloué depuis aux expositions d'arts graphiques. Membre du conseil de dotation du Louvre, Jean Bonna est aussi *honorary trustee* du Metropolitan de New York et contribue aux acquisitions de la Morgan Library & Museum et de la Frick Collection de New York, ainsi qu'à celles du British Museum (Londres) et de l'Ashmolean Museum (Oxford), ceci pour ne rien dire des expositions et publications scientifiques qu'il a rendues possibles. Il démontre « qu'aimer le dessin ne consiste pas seulement à en acheter ».

Eminemment respecté d'un cercle d'amateurs fédérés autour du dessin, Jean Bonna méritait que la Suisse lui fit aussi les honneurs d'une exposition.

G. N.

L'emprise des ombres

●●● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

L'Enquête, de Vincent Garenq

Le film français *L'Enquête* sort au moment où l'on parle de l'affaire *Swiss-leaks*, l'évasion fiscale organisée par la HSBC Private Bank Genève pour plus de 100 000 clients domiciliés dans 200 pays : 180 milliards d'euros en 5 mois, début 2007 !

Le juge parisien Renaud Van Ruymbeke, en charge de l'instruction, est un des personnages de *L'Enquête*. Il est interprété par Charles Berling. Mais le héros du film est Denis Robert (Gilles Lelouche), le journaliste qui, en 1996, incite sept grands magistrats européens anti-corruption à lancer l'Appel de Genève. Trois ans plus tard, il enquête au Luxembourg sur Clearstream, une chambre de compensation créée en 1971 par un consortium de banques pour centraliser l'ensemble des opérations internationales de transferts de titres et de capitaux. En 2001, son livre, *Révélation*¹, décrit comment ce système a pu être détourné pour blanchir l'argent sale à travers des comptes non publiés. S'ensuit une gigantesque polémique, qui entraîne le journaliste pot de terre dans un interminable harcèlement judiciaire par le pot de fer de la finance internationale.

Le film traite aussi du deuxième volet de l'affaire, où entrent en scène Imad Lahoud, un ancien trader condamné pour escroquerie, Jean-Louis Gergorin, stratège du groupe militaro-industriel européen EADS, et le général Philippe

Rondot, maître-espion des services secrets français. Peu à peu, on découvre les méandres de plusieurs affaires sulfureuses, comme celle du système de corruption lié au contrat des frégates de Taïwan, impliquant le groupe Thomson (concurrent d'EADS), les dirigeants communistes chinois, les militaires taïwanais... et le pouvoir politique français. Une histoire aussi rocambolesque que glaçante, avec son lot de manipulations et d'assassinats.

Saluons le projet : rares sont les films français osant traiter de scandales institutionnels récents. Louons le résultat : le réalisateur Vincent Garenq arrive à nous faire surnager dans les eaux plus troubles de cette affaire Clearstream² (« courant limpide » !). Le film est bien maîtrisé, les acteurs sont sobres et justes, même les seconds rôles. Rendons hommage au courage et à la pugnacité de Denis Robert : « Si j'avais su à quoi je m'attaquais », dit son personnage en préambule, « je crois que je n'y serais pas allé. Le problème, c'est que je ne pouvais pas deviner. Alors, j'ai enquêté. »

- 1 • Paris, Les arènes, 350 p.
- 2 • Je recommande la série documentaire (6 x 52') *Manipulations, un histoire française*, de Jean-Robert Viallet, et l'impressionnant fonds documentaire lié : <http://www.france.tv/fr/manipulations/#/intro>.

Un cauchemar

Alexeï Guerman est mort il y a deux ans, alors que son film n'était pas encore mixé : *Il est difficile d'être un dieu* lui a demandé 15 ans de travail ! Cette adaptation d'un roman de science-fiction des frères Strouatski³ est censée raconter l'histoire de Don Rumata, un des scientifiques envoyés sur la planète Arkanar, où règne un tyran dont les milices répriment sauvagement artistes et intellectuels. Divinisé par la population, Don Rumata engage une guerre contre ce régime tyrannique.

Le chef opérateur non plus n'a pas survécu à ce tournage hors-norme, mais il nous a légué une image en noir et blanc somptueuse. Et dans les longs plans séquences mobiles, une foultitude de figurants et d'accessoires sont mis en scène avec une époustouflante précision. Cependant, sur la longueur (2h50), la vision du film devient une expérience éprouvante.

Imaginez-vous plongé(e) dans une œuvre de Jérôme Bosch, ou dans les compositions monstrueuses de l'artiste flamand Cornelis Floris de Vriendt, ces affreux mélanges d'organes, de cartilages, de muqueuses. Car l'esthétique du film relève du grotesque. Dans un décor tellurique de tranchées boueuses, de caves humides ornées parfois de vestiges de fresques, le règne végétal, comme le soleil sont absents. Les rideaux de pluie, les nappes de brouillard ou les fumées restreignent la perspective. Arkanar est un univers confiné, où grouille une populace moyenâgeuse, sale, bâfrant des car-

casses, déversant ses humeurs à tout-va. Une humanité aliénée, réduite à des gesticulations, des grimaces, des grosses fesses. Le comique n'est jamais loin de ce monde tragique, hérissé de potences, où l'on se cogne à des cages de suppliciés, où les enfants jouent avec les cadavres dans la gadoue. La direction d'acteurs opte trop systématiquement pour les gestes incongrus, les bousculades absurdes, le langage disloqué. L'inquiétante étrangeté est cherchée dans le moindre figurant : gueules cassées, physiques difformes, handicapés mentaux, nains, pieds-bots...

Stupéfié d'apprendre la durée moyenne d'un tournage en France, le réalisateur russe aurait dit : « Huit semaines me suffisent à peine pour choisir un visage intéressant. »

Il est difficile d'être un dieu est un cauchemar. Sans répit (en dynamique constante), sans amour, sans Dieu. Mais il ressortit de la partie sombre, infernale, d'une vision dualiste de la création qui, selon Victor Hugo, n'existerait pas sans le christianisme : « le laid à côté du beau, le difforme près du gracieux, le grotesque au revers du sublime, le mal avec le bien, l'ombre avec la lumière ».⁴

P. B.

« *Il est difficile d'être un dieu* »



3 • Denoël 1973, 240 p. *Stalker*, un autre de leurs romans, a été adapté par Tarkovski.

4 • In préface de *Cromwell* (1827).

Baudelaire

La modernité héroïque

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinge*
Ecrivain et traducteur

Walter Benjamin,
Baudelaire, édition
établie par Giorgio
Agamben, Barbara
Chitussi et Clemens-
Carl Härle, Paris,
La Fabrique 2013,
1038 p.

« Je veux montrer comment Baudelaire est enchâssé rigoureusement dans le XIX^e siècle », écrivait Walter Benjamin à Gershom Scholem. Il ne s'agit pas de décrypter dans les thèmes baudelairiens les bouleversements économiques et sociaux, mais, par un effet de miroir, d'éclairer les uns par les autres. » La naissance de la société industrielle de masse, l'avènement du prolétariat, l'expérience de la foule dans la grande ville, la marchandise, la perte d'auréole du poète, autant de situations à partir desquelles Baudelaire, le premier à avoir appréhendé la force productive de l'homme réifié, ici rapproché de Blanqui et de Nietzsche, invente, selon Benjamin, un héroïsme moderne.

D'un état de fait, la modernité, telle que nous venons succinctement de la définir, Baudelaire tira une valeur, un héroïsme nouveau, comme dit Benjamin, non pas un héroïsme de progrès comme ceux qui aujourd'hui encore se définissent comme modernes, mais un héroïsme de damnation. C'est pourquoi il s'identifiera à deux modèles, qu'il ira chercher non pas chez les Anciens ni chez ses aïeux français, mais outre-Manche : Hamlet et le Satan de Milton. Dieu, le Diable, la Femme et le Monde (au sens évangélique du terme) seront donc les principaux acteurs de son théâtre.

Tirillé autant qu'attiré par ces pôles contradictoires, ce nouvel Hamlet n'entend plus une seule voix - comme dans la pièce du dramaturge élisabéthain (celle de son père dont il doit accomplir la volonté et qu'il doit venger) - mais une polyphonie de voix qui s'opposent les unes aux autres.

Celle de Dieu d'abord, dont il n'est pas certain d'être le fils, adoptif ou non, et dont il est par ailleurs persuadé que ses voies ne sont pas les nôtres, ce qui ne l'empêche pas de le saluer quand il lui arrive de le croiser en homme poli et bien élevé qu'il est (et même de le prier vers la fin de sa vie, comme il l'écrit dans ses carnets intimes, quand il trouve trop lourde la croix qu'il porte) ; puis celle de Satan (tel que l'a peint Milton, l'archange révolté chassé du Ciel et non le prince de ce monde).

La catin et la *lesbos*

Il y a aussi la voix de la Femme, sous les traits d'une déesse, d'une madone, d'une muse ou d'une catin, toujours maîtresse, toujours esclave, jamais vraiment l'égale de l'homme. Il la veut essentiellement muette, en pleurs à ses genoux, comme un ange humilié et souffrant, ou se tordant sur un lit, telle une possédée, une ménade ou comme un serpent sur la braise.

De Madame Bovary il dira : « Pour ce qu'il y a en elle de plus énergique et de plus ambitieux, et aussi de plus rêveur, Madame Bovary est restée un homme. Comme la Pallas armée sortie du cerveau de Zeus, ce bizarre androgyne a gardé toutes les séductions d'une âme virile dans un charmant corps féminin. »

« Sachons gré à Flaubert, écrit Benjamin, d'avoir élevé la femelle à une si haute puissance, si loin de l'animal pur et si près de l'homme idéal, et de l'avoir fait participer à ce double caractère de calcul et de rêverie qui constitue l'être parfait. » Et Benjamin ajoute : « D'un simple geste de la main, comme il en a l'habitude, Baudelaire transforme la petite-bourgeoise de Flaubert en un être idéal et héroïque. Or deux types de femmes l'ont particulièrement intéressé : la prostituée et la lesbienne. Qu'on pense à ces deux poèmes saphiques qui se suivent dans *Les épaves*. »

Lesbos est un hymne à l'amour saphique, *Delphine et Hippolyte*, au contraire, est une condamnation de cette passion, quelle que soit la pitié qui fasse vibrer cette condamnation. On lit dans le premier poème : « Que nous veulent les lois du juste et de l'injuste ? / Vierges au cœur sublime, honneur de l'archipel, / Votre religion comme une autre est auguste, / Et l'amour se rira de l'Enfer et du Ciel ! » Et dans le second : « Descendez, descendez, lamentables victimes, / Descendez le chemin de l'enfer éternel ! »

Ici, comme presque partout dans Baudelaire, on a le sentiment que le Ciel et l'Enfer sont interchangeable et réversibles, même s'il ne va pas, comme Blake, jusqu'à les marier, car alors ces réalités disparaîtraient. Or elles ne peuvent exister que dans leur opposition et dans leur affrontement.

Cette contradiction s'explique assez facilement. Baudelaire ne considérait pas la lesbienne (ou la prostituée) comme un problème de société qu'on finirait par résoudre, ni comme un problème de disposition naturelle. C'est pourquoi il a pu écrire : « Nous avons connu la femme - auteur philanthrope, la prêtresse systématique de l'amour, la prêtresse républicaine, la poétesse de l'avenir, fouriériste ou saint-simonienne ; et nos yeux amoureux du beau n'ont jamais pu s'accoutumer à toutes ces laideurs compassées, à toutes ces scélératesses impies (il y a même des poétesse de l'impiété), à tous ces sacrilèges pastiches de l'esprit mâle. » Ce qui est intéressant, c'est que l'âme virile de Mme Bovary se transforme ici en un vulgaire pastiche. Qu'on se rappelle la haine de Baudelaire pour George Sand, son bon dieu, son bon sens et ses bons sentiments. Car il serait erroné de croire que Baudelaire aurait songé à se faire avec sa poésie le champion de la lesbienne devant l'opinion publique. L'ostracisme social et son corollaire, la damnation éternelle, sont à ses yeux inséparables de la nature héroïque de cette passion. « Descendez, descendez, lamentables victimes », telles sont les dernières paroles que Baudelaire adresse à la lesbienne, qu'il abandonne à sa chute.

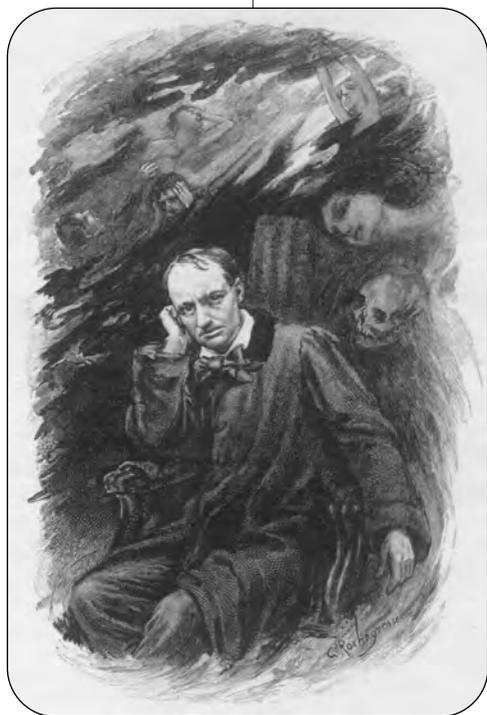
Beauté du malheur

Qu'on ne l'imagine pas plus tendre ou plus tolérant avec les amours ordinaires tolérés par l'Eglise. Pour lui, faire l'amour, c'est tout simplement faire le mal. Il le dit et le répète à satiété. Mais peu parmi ses lecteurs veulent l'entendre. En fait ses poèmes ne sont rien d'autres que des sermons déguisés.

Notons au passage que l'attitude de Baudelaire vis-à-vis de la lesbienne est exactement celle de Proust vis-à-vis de l'inversion et d'une manière générale du péché de chair.

La chose est d'autant plus piquante chez Proust qu'il était lui-même un inverti, mais un inverti qui se voulait damné. Or il y a dans le damné (inverti ou non) un caractère ou une posture héroïque, probablement hérité du Satan de Milton et du Caïn de Byron, que Baudelaire ne trouve nulle part ailleurs. Le poète, le héros, selon son cœur, est un poète, un héros malheureux et maudit. Le malheur et la malédiction font partie de sa beauté et de son héroïsme. Ni l'Église ni la société ne peuvent le récupérer. Il est inconsolable.

Illustration de Georges
Roche-grosse pour
« Les fleurs du mal »
(1917)



Comme l'écrit fort justement Jules Lemaître : « C'est en amour l'alliance du mépris et de l'adoration de la femme, et aussi de la volupté charnelle et du mysticisme. On considère la femme comme une esclave ou comme une bête, et cependant on lui adresse les mêmes prières, les mêmes hommages qu'à la Vierge immaculée. »

Fatale modernité

On maudit le progrès, on déteste la civilisation industrielle en train de naître, et en même temps on jouit du pittoresque spécial, de la nouveauté que cette civilisation a introduits dans la vie humaine et des ressources qu'elle apporte à l'art de développer sa sensibilité, même si l'on croit que ce progrès et cette civilisation sont au fond l'œuvre du Diable et que le seul progrès consiste, comme il le dit lui-même, dans la disparition des traces du péché originel, donc dans la sanctification de l'homme telle que les saints, les ermites, les anachorètes l'ont comprise et pratiquée.

Le héros baudelairien est comme un saint Antoine jeté dans le chaudron des tentations de la vie moderne, qui y cède, qui en jouit, qui en rage, qui en triomphe par moments et qui retombe toujours dans son vomi. Et toujours revient chez lui l'image du départ, du navire qui largue ses amarres. On trouve réunies dans le navire la nonchalance, quand il est bercé par les flots comme un enfant par sa mère, et l'extrême énergie, quand il doit lutter contre une mer démontée. Le héros est aussi fort que le navire, mais la haute mer lui fait signe en vain, car il est né sous une mauvaise étoile. Il est de la race de Caïn et non d'Abel.

La modernité, nous dit Benjamin, se révèle être une fatalité pour le héros. Elle le retient immobile au port pour toujours et le condamne à une éternelle oisiveté. Oisiveté qui est une autre forme de la damnation. Satan avait dit : je ne servirai pas. Le dandy baudelairien ajoute : je ne travaillerai pas comme tous ceux que je méprise, l'humanité taillable et corvéable. Le dandy baudelairien sera donc un mélange de force et de nonchalance.

Si l'on rencontre une de ces apparitions que leur grâce et leur énergie rendent parfaites dans tous leurs gestes, on peut se dire : « Voilà peut-être un homme riche, mais plus certainement un Hercule sans emploi. » Il fait l'effet d'être porté par sa grandeur. Il n'a pas besoin de la manifester. Il ne fait rien. Il regarde, il contemple, il se promène, il flâne seul au milieu de la foule, qui est un peu pour lui ce que la mer est au navire. Elle a les mêmes apaisements et les mêmes déchaînements. On ne parle pas à la foule, sinon pour la soulever, comme le vent soulève et fouette la mer et la rend jaillissante et bondissante.

La foule, la mer ... autres métaphores pour désigner la femme dans sa sauvagerie et son animalité. Le dandysme est pour Baudelaire « le dernier éclat d'héroïsme dans les décadences ». Car il a conscience de vivre dans une époque de décadence. De décadence spirituelle, puisque de progrès matériel.

Du dandy (rappelons ce mot de Baudelaire dans ses journaux intimes : « Etre un saint pour soi-même » ... pour soi-même et non pour les autres... Qui sont ses frères ? Caïn et Lucifer) il dira encore : « Une figure d'homme élégant doit avoir toujours suivant moi quelque chose de convulsif et de crispé. »

Paradoxe

Benjamin précise : « Son amour du dandysme ne fut pas heureux. [Mais comment eût-il pu l'être ? Et surtout eût-il voulu l'être ?] Transfigurant en maniérisme ce qui devait chez lui paraître naturellement étrange, il plonge dans le délaissement le plus profond à mesure que son isolement croissant le rendait plus inaccessible encore. » Ce qui était sans doute son souhait le plus profond. Car le paradoxe de Baudelaire est celui d'un homme qui s'identifie à Satan dans sa révolte contre un monde (celui du progrès tout matériel, qu'il hait et qu'il dénonce) qui est l'œuvre même du Diable !

Comme l'écrit très justement Benjamin : « Là où la Mort, le Souvenir, le Repentir ou le Mal apparaissent, c'est là que sont les centres de la stratégie poétique baudelairienne. L'apparition fulgurante de ces charges reconnaissables à leurs majuscules au beau milieu d'un texte qui ne repousse pas le plus banal des vocabulaires, trahit la main de Baudelaire. Sa technique est celle du putsch. » Certes, mais il n'est pas non plus interdit de voir Baudelaire sous le masque noir du conspirateur. C'est dans ce va-et-vient perpétuel entre le coup d'Etat et la conspiration que navigue la galère baudelairienne. Coup d'Etat qui peut être, ô délices ! le fruit même d'une conspiration. Et bien entendu Baudelaire ne se fait aucune illusion sur les maîtres de ce nouveau pouvoir, ou les nouveaux maîtres du pouvoir. C'est ce qui le distingue de Walter Benjamin, marxiste convaincu et admirable connaisseur du XIX^e siècle français. Paradoxe qui n'aurait peut-être pas déplu à Charles Baudelaire.

G. J.

Le chaos de la finance

Jean-François Gayraud,
Le nouveau capitalisme criminel,
Paris, Odile Jacob
2014, 360 p.

Le lecteur sort abasourdi de ce livre par la découverte du chaos provoqué par la déréglementation financière et par la somme de rapports, d'études, de recherches et d'analyses mentionnées. Haut fonctionnaire de la police nationale en France, Jean-François Gayraud a réalisé en toute liberté ce travail de fourmi, en plus d'autres études. Il a déjà écrit cinq livres sur le même sujet, entre 2005 et 2011. Il possède une connaissance exceptionnelle des problèmes financiers actuels. C'est dire combien son diagnostic percutant mérite attention.

Dans la conclusion, il résume : « Un certain capitalisme financiarisé, mondialisé et dérégulé marque la fin de la démocratie telle que nous l'avons vécue depuis un siècle. Il signe notre entrée dans un âge *postpolitique* d'autant plus redoutable qu'il avance masqué. La privatisation du monde au profit des puissances privées - légales, criminelles ou grises - vassalise les Etats et les peuples de manière d'autant plus redoutable que le maître n'a ni visage, ni centre. Le *pouvoir disciplinaire* des marchés financiers lamine la souveraineté des peuples et des Etats. »

Les investigations lors des crises au Japon, en Albanie, au Mexique, en Espagne et en Colombie nous initient aux pratiques des mafieux et des fraudeurs. Et la chute des grandes banques - Wachovia, HSBC et surtout BCCI - démontre « la fragilité » de ces puissances financières. Quant au *trading à haute fréquence*, il nous fait entrer dans

un univers virtuel : « Les automates de haute fréquence font que les prix sont de plus en plus spéculatifs, c'est-à-dire déconnectés de la réalité économique. Les perdants sont le consommateur - qui achète à la hausse - et le producteur qui vend à la baisse. » En 2012, Ewald Nowotny, gouverneur de la banque centrale d'Autriche et membre de BCE affirme : « En ce qui concerne le *trading à haute fréquence*, il n'y a rien à réglementer : il faut l'interdire. »¹

Les divers procès, les multiples rapports et les recherches pointues nous laissent pantois face à l'impunité ou aux sanctions relativement minimes des grandes banques. C'est que le *capital d'impunité* dont elles disposent est proportionnel à leur taille, car les fragiliser entraînerait un recul général de l'économie. Du coup, « l'impunité est la norme pour les puissants de la finance », déclare l'auteur.

Un aspect récent : « Une bonne proportion de la nouvelle classe dirigeante est constituée de nouveaux venus qui se sont imposés plus par le succès de leurs opérations financières (notamment en Bourse) que par leur contribution aux percées technologiques propres à notre époque... La bourgeoisie historique constituée de familles ancrées dans le paysage local cède la place à une oligarchie/ploutocratie anonyme qui contrôle les monopoles. »

Willy Vogelsanger

1 • Voir les pp. 22-25 de ce numéro.

Vie consacrée

« Je ne crains pas Dieu, je crains son absence. » Ces paroles d'un inconnu, au fond d'une église, restent fixées dans ma mémoire. Aujourd'hui, après un demi-siècle de vie au sein de la Compagnie de Jésus, j'ose affirmer sans orgueil que la vie consacrée, sous ses formes les plus diverses, est la protectrice de la foi chrétienne au sein de la société profane. Des religieuses, des religieux, de toutes les couleurs et ancrés dans les spiritualités les plus variées, témoignent de leur désir intense d'assumer l'histoire humaine au cœur même de notre foi.

Ces pages vous surprendront peut-être. Elles évoquent les récits de femmes et d'hommes qui ont « osé » s'offrir, par amour, à la cause de l'humanité et de l'Évangile. Tout quitter, y compris une brillante carrière ou un grand amour, n'a rien de banal. Une vie de couvent, de communauté permanente, avec les limites et les faiblesses de tous les caractères possibles, c'est prendre des risques ! Mais c'est aussi entrer dans la radicalité de la mission proposée par Jésus à ses premiers compagnons. Dieu sait qu'ils connurent de lourdes défaillances ! Au point d'abandonner le Christ à la Croix ! Peur et trahisons, c'est l'humanité. Marie, au pied de la croix, devait en porter toute la douleur.

Mais, à l'aube de la chrétienté, l'apôtre Paul, prenant conscience de sa propre défaillance, a su nous transmettre la force de sa conversion : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal 2,20). L'« exode » de soi-même, c'est « se mettre sur un chemin

d'adoration et de service », ainsi que le soulignait le pape François, au tout début de son pontificat, le 3 mai 2013, à un auditoire de religieuses.

La tradition a retenu les trois mots-clés qui constituent l'état de vie d'une communauté religieuse : *pauvreté, chasteté, obéissance*. Dans les pages qui suivent, plus de quatre-vingts femmes et hommes consacrés nous offrent leur témoignage. L'une d'entre elles - je pourrais toutes les citer ! - résume sa joyeuse vocation. La vie consacrée, à ses yeux, « c'est la vie qui, à la suite d'un appel de Dieu, laisse l'Esprit saint la modeler, la conduire pour être totalement au service du Royaume. Ça ne va pas de soi, comme un pilote automatique, on enclenche un bouton et hop... ça marche ! C'est un long compagnonnage de Dieu avec nous, c'est une amitié. »

(...) Prenez et lisez. Le bonheur vous attend ! Non sans humour. Une pure joie.

Albert Longchamp sj

(préface de *Aimer c'est tout donner*)

* * * * *

A la demande personnelle du pape François, ce petit ouvrage de témoignages sera un des moyens de communication les plus importants de l'Année de la vie consacrée ! Ce qui devait être au départ une brochure sur la vie religieuse en Suisse romande est devenu un projet mondial. Le livre sera tiré à quelque 8 millions d'exemplaires, traduit en sept langues (dont l'arabe et le chinois) et distribué gratuitement en Afrique ainsi que sur la place Saint-Pierre de Rome, le 12 avril 2015.

livres ouverts

Aimer c'est tout donner. Témoignages, photographies de Jean-Claude Gadmer Fribourg/St-Maurice, Association La Vie consacrée/Saint-Augustin 2015, 220 p.

Témoignages et photos supplémentaires sur www.vieconsacree.com

Sous le noir...

Sous la direction de
Jean-Michel di Falco,
Timothy Radcliffe et
Andrea Riccardi,
Le livre noir de la
condition des chrétiens
dans le monde,
 avec la collaboration
 de 70 contributeurs,
 ouvrage coordonné
 par Samuel Lieven
 Paris, XO Editions
 2014, 814 p.

Cet imposant tour du monde du sort des chrétiens dégage une vision fascinante de réalisme et de profondeur, du « problème religieux le plus urgent et le moins reconnu de ce début de XX^e siècle ».¹ Sa crédibilité indéniable tient à l'approche constamment nuancée et complexe des situations. Le déni et la gêne de nos sociétés face aux persécutions sur tous les continents sont enrayés par des comptes rendus précis et des témoignages extrêmement personnels. Analyses et mises en perspective politiques et sociologiques permettent de comprendre et d'éviter l'emphase émotionnelle.

Les souffrances subies par les croyants modérés d'autres religions, d'une part, et l'évocation des intérêts économiques et politiques souvent en jeu, d'autre part, permettent d'élargir la notion de « choc des civilisations » entre christianisme et islam. Si la récurrence des fondamentalismes islamistes est préoccupante, les guerres civiles africaines, les répressions d'Etat en Asie, les intérêts des trafiquants latino-américains, mais aussi ceux des entreprises occidentales laissent soupçonner les causes inavouables de certaines injustices et silences arrangeants. Parfois la cruauté et l'acharnement des persécutions ressortent de préjugés théologiques aberrants, mais parfois aussi les chrétiens subissent le fait d'être assimilés, avec plus ou moins de raison, à la domination culturelle de l'Occident.

Un scandale polymorphe est enfin exposé largement. Mais le lecteur sera particulièrement rejoint par les témoignages tangibles autant qu'hallucinants d'individus quotidiennement menacés de

mort, entretenant avec ingéniosité une foi brûlante dans la précarité et le secret parfois absolu. La peur et la souffrance en deviennent aussitôt moins abstrait. Mesurer, dans ces récits si transparents, l'atteinte à l'identité profonde que représente souvent l'empêchement de vivre librement sa foi, permet de comprendre comment cette foi, dans ses expressions les plus rudimentaires, peut prendre pour ceux qui y risquent leur vie une valeur d'autant plus précieuse.

La solidarité qui en découle et l'organisation de ces communautés impressionnent, comme les efforts de certains chrétiens pour favoriser, souvent sans succès, l'avènement d'une société pluriconfessionnelle, au Proche-Orient notamment. Ailleurs les chrétiens préfèrent massivement l'exil ou le repli dans l'anonymat du communautarisme, participant, de manière plus ou moins impuissante, à la disparition totale, dans certaines régions, d'une identité chrétienne souvent millénaire.

C'est l'essence de ce qu'est la foi en Jésus-Christ qui se trouve étonnamment dite en filigrane de ce foisonnement de diapositives bien actuelles : universellement appréhendable par tout cœur humain, elle est aussi destinée à déranger et à susciter la haine des puissants, des violents et des simplismes hégémoniques, et procure une force paradoxale dans la souffrance et l'adversité qu'elle attire.

Julien Lambert

1 • **John L. Allen Jr,** *The Global War on Christians,* New York 2013, 320 p.

 ■ Théologie

Christian Grappe
L'au-delà dans la Bible

Le temporel et le spatial
 Genève, Labor et Fides 2014, 320 p.

Comme il se doit pour un livre savant, l'ouvrage de Christian Grappe, professeur de Nouveau Testament à Strasbourg, fourmille de citations en langue originale et de références non seulement à la Bible ou à la littérature intertestamentaire, mais aussi à des textes égyptiens, iraniens, grecs... Mais ici, la précision méticuleuse de l'exposé fait merveille. Elle identifie clairement et articule entre elles les différentes thématiques présentes dans les textes sur l'au-delà. Elle met ainsi en évidence trois axes de réflexion : un axe spatial ou vertical (ciel, paradis), un axe temporel ou linéaire (eschatologie, résurrection des morts) et un axe lié au culte (purification, communion). L'accent par ailleurs peut être mis soit sur l'action de Dieu (le Créateur, le Vivant), soit sur celle de l'homme (approche plus optimiste).

Christian Grappe démêle patiemment l'écheveau en partant d'un sujet sur lequel il a déjà écrit un ouvrage : le *Royaume de Dieu* (pensé à partir du Temple). Car dans la pensée judéo-chrétienne, le Royaume est la figure la plus manifeste de l'au-delà.

L'approche permet de comprendre que l'incarnation modifie radicalement le rapport à l'au-delà. Avec la venue du Royaume (cf. Mt 12,28), celui-ci ne relève plus seulement du « pas encore ». « Le Royaume est là, et, avec lui, d'une manière ou d'une autre, l'au-delà », écrit l'exégète, pour qui la dimension du « déjà » est la « caractéristique majeure » du message de Jésus, même s'il reste une tension « entre irruption présente et épanouissement à venir ».

Les textes ne vont pas plus loin. Mais quel magnifique point d'ancrage pour l'engagement éthique et la vie spirituelle : savoir que, désormais, les mondes communiquent et que les portes du ciel sont ouvertes !

Yvan Mudry

Giorgio Gonella
Le vent parfumé du désert

*Sur les traces de Dieu
 entre solitude et communion*
 Namur, Fidélité 2013, 192 p.

L'auteur, Petit Frère de l'Évangile (Charles de Foucauld), reproche d'emblée à l'Église ses lenteurs pour marcher sur le chemin prophétique ouvert par Vatican II. Aussi s'est-il senti appelé à revaloriser l'intériorité, à retrouver cette voix toujours présente à l'expérience ecclésiale, celle offerte par la spiritualité mystique. C'est le chemin du désert intérieur qu'ont emprunté ceux qui ont centré leur vie sur l'écoute du silence de Dieu. Les Pères du désert, le Pseudo-Denys l'Aréopagite, Maître Eckhart, Jean de la Croix sont des points de référence importants dans la vie chrétienne. « Aujourd'hui pour beaucoup d'entre nous, [ils] restent le pain quotidien qui nourrit une foi inquiète et blessée. » L'auteur les cite alors abondamment et de manière pédagogique.

Cette étude peut être vivifiante pour ceux qui aimeraient s'approcher de manière plus intellectuelle de notre Dieu « insaisissable », « indicible », « inimaginable » : qualificatifs propres à une théologie apophatique, bien explicitée ici.

Monique Desthieux

 ■ Spiritualité

Bernard Ugeux
Petite initiation à la prière

*A l'usage des jeunes...
 Et des moins jeunes !*
 Paris, Médiaspaul 2013, 136 p.

Comme l'indique le sous-titre, le livre se veut d'abord « à l'usage des jeunes ». Il est composé de 15 chapitres qui sont autant de questions posées à l'auteur, Père Blanc, par Chloé, une étudiante qui cherche à comprendre ce qu'est la prière.

Ainsi quand Bernard Ugeux est interrogé sur la place de l'affectivité dans la prière, il répond qu'il est plus ardu d'authentifier une expérience spirituelle que de vérifier une conformité doctrinale. Il rappelle qu'il ne faut pas confondre l'intensité émotionnelle et la profondeur spirituelle. La maturité affective a un lien avec la maturité spirituelle. Citant Ignace de Loyola, l'auteur rappelle qu'il faut être en contact avec notre affectivité pour

l'interpréter et l'intégrer dans notre prière : que faisons-nous de nos émotions ?

Pour terminer, Bernard Ugeux revisite sa propre prière : ne pas s'arrêter chaque jour au négatif dans l'examen de conscience, mais louer aussi les bienfaits reçus dans la journée ; être plus attentif aux appels du Seigneur et chercher les gestes qui vont dans le sens de son appel.

L'auteur veut engager à se mettre en route, pour découvrir dans la prière la transformation progressive de notre être profond. Quel beau projet, simplement expliqué en suivant l'expérience de la prière : un horizon où poser le regard.

Jean-Daniel Farine

■ Littérature

Matthias Tschabold

Georges Haldas

Un cheminement intérieur

Lausanne, L'Age d'Homme 2014, 260 p.

Parmi les ouvrages consacrés à Georges Haldas, celui-ci occupe une place particulière. Pas tant par le fait que l'auteur a connu personnellement l'écrivain, ni qu'il cherche à synthétiser l'apport de son œuvre ou qu'il s'attache à mettre en relief le parcours de celui qui se nommait lui-même « le Scribe de l'essentiel ». L'originalité de ce livre réside ailleurs.

S'attachant plus particulièrement à la période 1960-1995 où Georges Haldas a dégagé les fondements de son œuvre (*Etat de Poésie, Relation fondamentale, Eternité vivante*), Matthias Tschabold apporte, grâce à diverses disciplines, des éclairages lumineux sur le travail de « l'homme qui écrit ». Ainsi la philosophie (Plotin), la poésie (Baudelaire), la psychanalyse (Jung), les écrits mystiques chrétiens ou bouddhiques permettent de faire des ponts et d'éclairer bien des aspects de cette œuvre magistrale, trop méconnue.

Un livre à recommander aussi bien aux inconditionnels de Georges Haldas qu'à ceux qui désirent comprendre son itinéraire intérieur.

Luc Ruedin

Pierre Lassus

La sagesse du Petit Prince

A la recherche de l'enfant perdu

avec Saint-Exupéry

Paris, Albin Michel 2014, 264 p.

L'auteur, dont la liste de livres publiés est grande et à laquelle s'ajoutent de nombreuses contributions à des ouvrages collectifs, nous offre ici un livre superbe, où il tente de percer le « mystère » Saint-Exupéry. Pour celles et ceux qui aiment Antoine de Saint-Exupéry, ce livre est un régal que je conseille vivement.

Quand en juillet 1943 Saint-Exupéry réussit, non sans difficultés, à quitter New-York et à regagner l'Afrique du Nord où les troupes américaines ont débarqué, il emporte avec lui un exemplaire du *Petit Prince*, qui vient de paraître en français et en anglais. Ce livre - aux 270 traductions - va lui valoir une gloire universelle.

Il semble que dans cette histoire, Antoine de Saint-Exupéry ait réussi à condenser l'ensemble de son œuvre, que ce conte livre la substance de l'auteur. Comme si l'enfant, pour l'auteur, était l'essence même de l'humain, le véritable parent de l'homme. Un parent oublié en cours de route et que les grandes personnes devraient retrouver en eux pour connaître harmonie et vérité (Mt 11,25). A travers 18 chapitres, dont les titres sont révélateurs, l'auteur décode et analyse.

Pendant les 10 ans qui précèdent la Deuxième Guerre mondiale, Saint-Exupéry va publier de nombreux livres qui recevront des prix. Il écrira des scénarios de filou, s'intéressera à l'astronomie, à la physique nucléaire, évoquera même la possibilité de mettre au point des armes terrifiantes utilisant cette énergie. Il aura de nombreux accidents d'avion, mènera une vie très agitée et éparpillée (mariage, séparation). Il cherchera Dieu mais... tout près du but, ne trouvera qu'un bloc de granit noir...

Dans le *Petit Prince*, le serpent parle par énigmes, qui sont des paraboles, comme celles que le Christ utilisait. L'aviateur ne retrouvera pas le corps de l'enfant, tombé comme un arbre dans le sable. Cette disparition rappelle la fin de la vie terrestre de Jésus. Selon l'auteur, le *Petit Prince* n'est pas un conte mais une parabole, d'où sa question : ce *Petit Prince*, ne serait-il pas l'évangile selon Saint-Exupéry ?

Marie-Luce Dayer

Jérôme Meizoz

Haut Val des loups

Un vrai roman

Carouge, Zoé 2015, 128 p.

Un poème, un plaidoyer, une dénonciation, un manifeste ? Tout cela sans doute, mais avant tout un des livres les plus poétiques et émouvants de l'auteur, dont je ne saurais assez recommander la lecture.

Meizoz nous avait habitués à revisiter le Vieux pays et ses clichés. Livre après livre, il réglait ses comptes avec les prisons du passé, le poids des notables, du parti et des consciences. A l'époque il n'était pas question de loups, même si les prédateurs occupaient déjà les cimes blanches. Ce dernier récit, *un vrai roman*, raconte les rêves généreux d'un groupe de jeunes militants écologistes, épris d'authenticité, qui contestent le culte du « Saint lobby du ciment » auquel sacrifient les promoteurs qui ont trouvé dans la beauté de la nature une source de profit.

En février 1991, dans une station de ski, un membre du groupe, qui occupe le poste exposé de délégué du WWF, est sauvagement agressé. Violence criminelle, froide et calculée, enquête qui piétine, procès sans lendemain, dont le dossier « épais comme un roman réaliste » dort au Palais de justice, par crainte, dit-on, de pêcher de trop gros poissons qui nagent dans des eaux troubles, où confluent la politique et les affaires. Plus tard, une autre violence, une fois encore, dans une station de ski. L'étrange agression d'un enfant étranger. Appelé à la barre, un bouc émissaire, le chien de la famille, permet de classer le dossier, bientôt rouvert de l'autre côté des Alpes. Vérité en deçà, erreur au-delà, dira le philosophe ! Dans une somptueuse écriture, l'auteur s'applique à réconcilier Justice et Vérité. Le lien passe par le rapport à la nature : ou bien nous sommes inscrits en son sein, ou bien posés en dehors, comme des maîtres. Certains résolvent le dilemme en abattant les arbres et en battant les hommes. Deux gestes assez voisins. La clef peut-être du malaise d'une génération.

Pierre Emonet

■ Religions

Sous la direction de

Jacques Ehrenfreud et Pierre Gisel

Mises en scènes de l'humain

Sciences des religions, philosophie, théologie

Paris, Beauchesne 2014, 266 p.

Etrange livre que cet hommage à Pierre Gisel, ancien professeur et doyen de la Faculté de théologie de Lausanne, convertie en Faculté des sciences religieuses. Un livre composé de sept propos, tous fort savants, centrés sur les sciences humaines - psychologie, sociologie culturelle, anthropologie, histoire, etc. - et dont Christian Grosse décrit l'émergence comme sciences de la religion au XIX^e siècle.

Ces « morceaux » (comme on dit en musique) sont tous composés par des amis auxquels Pierre Gisel répond avec une attention soutenue, et toujours sur ce ton de connivence qui vaut entre gens de bonne compagnie. Cela donne quelque chose d'hyper-intellectuel, avec des moments assez cocasses, comme les considérations de Raphaël Rousseleau où se rencontrent, autour du thème de la danse cosmique, hindouisme, New Age et Nietzsche. Mais en général un nuage de science recouvre ce terrain, d'où la théologie - marquée du sceau d'infamie de l'onto-théologie - a été évacuée au profit de « l'anthropologie et de la considération des cultures prémodernes ». La religion y est examinée au scalpel, et la modernité y tient lieu de référence pour déterminer la validité des diverses démarches. Reste alors, de l'aveu même de Pierre Gisel dans sa conférence d'adieu à l'Université (à lire en fin de volume), que « l'arrière fond sera celui d'une "brisure de l'être" (ce qui ne veut pas dire chez moi, que la question de Dieu soit ultime et commande à une organisation d'ensemble) dans laquelle s'installe et dont partir en vue d'une instauration ou d'un surgissement propre, *hétérogène* et renvoyant à *hétérogène*. Le mode en est transversal et l'effectuation subversive. (...) Et l'on aura compris que ce qui est en jeu n'est assignable à aucun lieu circonscrit pour lui-même ni à aucune discipline définie pour elle-même. » Etrange ouvrage, en effet !

Philibert Secretan

Le djihad sans islam

On ne fait que l'entendre, on en débat, on coupe les cheveux en quatre, on se perd en conjectures. A la suite des événements de Charlie Hebdo et de l'hypermarché casher à Paris, une flopée de questions reviennent sans cesse, qu'on prend par tous les bouts, qu'on ressasse jusqu'à plus soif. Elles disent à peu près ceci : mais au fond, quel est donc le problème de l'islam ? Comment cette religion peut-elle faire naître autant de fous de Dieu, de malades d'Allah ? Qu'est-ce qui, dans la religion musulmane, ne va pas ?

Je me permets de répondre de manière aussi brute que claire : rien. Il n'y a, en l'occurrence, aucun problème avec l'islam pour la simple et bonne raison que l'islam n'explique rien de ces événements.

Oui, les Kouachi, Coulibaly, les Nemmouche et Merah se sont tous réclamés du djihad musulman. Oui, ils ont fait référence dans une logorrhée confuse au prophète Mubammad, à quelques régions de guerres moyen-orientales, à l'un ou l'autre guide radical. Ce que cela dit, c'est qu'ils se sont servis d'un référent religieux. Et puis ?

Qu'est-ce que cela explique de leurs gestes, de leurs combats, de leurs dérives ? Strictement rien. Un référent sans culture religieuse, une suite de slogans sans aucune idée, programme, théorie, connaissance derrière ne sont rien d'autres que ... des slogans. Des coquilles vides. Cela ressemble à des affiches publicitaires, à des formules politiques. Derrière les mots, il n'y a rien.

Cette idée est simple à vérifier. Il suffit de se pencher sur le passé de ces assassins. Aucun ne parle arabe, aucun n'a une socialisation religieuse sur le long terme, aucun ne peut se prévaloir de connaissances religieuses approfondies. En matière de religions, ce sont des « renaissants », qui n'ont même pas passé le cap de la surface des choses.

Plusieurs chercheurs en France le martèlent depuis des années, souvent en vain. La religion, sur ces faits précis, n'explique rien. Citons par exemple le sociologue Raphaël Liogier : « Les djihadistes ne passent même pas par un endoctrinement politique construit, ils sautent directement dans la case djihad, sans passer par la case islam, car ils ont préalablement ce désir de violence ; 20 % d'entre eux ne sont même pas nés dans un milieu théoriquement musulman. Dans les 80 % restants, ce

sont des musulmans théoriques, par l'origine, qui sont touchés, mais en général dans un milieu très peu pratiquant. Avant de devenir des professionnels du djihad, les frères Kouachi buvaient de l'alcool, Coulibaly faisait des casses, Mohamed Merah se rêvait militaire d'élite... : ce sont des rêves déçus d'adolescents, des jeunes qui n'ont pas réussi leur processus d'individuation, qui ne trouvent pas de place, sont complètement désocialisés. Désocialisés y compris de leur communauté d'origine. Le problème n'est donc pas le communautarisme. Ils ont simplement un désir de vengeance qui saute sur le djihadisme car le djihadiste est supposé être la figure de l'ennemi ; or ils se sentent les ennemis de la société qui les "opprime". Ce désir de pure violence, de frustration s'exprime en se justifiant ainsi : "Je suis soldat de l'islam". Il n'y a donc pas de processus d'endoctrinement, mais seulement un processus d'entraînement. Il n'y pas besoin d'aller très loin, ils adoptent tout de suite les slogans. Ils ne découvrent l'islam qu'après être devenus des djihadistes, parce que cela fait partie de la panoplie. »¹

Et, dans la même veine, les chercheurs Olivier Roy ou Farhad Khosrokhavar ne cessent de répéter la même chose. Inutile de chercher dans la théologie musulmane les sources d'une telle violence puisque ceux qui s'en réclament ignorent tout des théologies islamiques. Ils connaissent mieux le maniement de la kalachnikov que les hadiths du Prophète.

Cela ne veut pas dire que certaines composantes de l'islam n'aient pas à se remettre en question. Bien sûr que non. Une indispensable refondation théologique qui sache allier tradition et modernité, foi et rationalité doit sans doute être faite, et les sociétés majoritairement musulmanes ont d'immenses défis à relever. C'est entendu. Mais c'est un autre débat. Qui doit se faire dans la sérénité, le dialogue mutuel, loin de ces déséquilibres, de ces âmes en perdition ; loin aussi des donneurs de leçons parisiens, chantres d'une laïcité radicale et dogmatique, qui pérorent entre eux sur les plateaux de télévision.

Matthieu Mégevand



1 • <http://www.lesinrocks.com/2015/02/07/actualite/raphael-liogier-le-jihadisme-ne-vient-pas-du-communautarisme-mais-de-la-desocialisation-11559369/>

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal



SPINAS CIVIL VOICES

Voir et agir.

Les poulets mangent le soja. Le soja engloutit la forêt tropicale, source de subsistance de nombreuses personnes. voir-et-agir.ch



PAIN POUR LE PROCHAIN ACTION DE CARÊME
En collaboration avec «Etre partenaires»